51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 6 8 FÉVRIER 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.
	Edition partielle. . . . . 12 fr.		

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Un catholique peut-il imprimer un journal ostensiblement mauvais ? Son confesseur a-t-il été trop sévère en lui refusant l'absolution pour les Pâques ? 81. — Que doit faire le confesseur avec des futurs époux qui ont abandonné quasi toute vie chrétienne et ne manifestent aucune bonne disposition pour recevoir l'absolution ? 85. — En quels cas doit-on ou peut on rebaptiser un enfant baptisé par un laïc ? 86.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, fasc. XXXVII-XL, 88 ; Yves de la Brière, 94 ; P. Pierre-Baptiste, P. Godefroy, 95

PRÉDICATION

Pour la fête de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes — La méthode de Lourdes, 81.

Carême sur la Rédemption. — IX. La croix du Rédempteur ou l'art de souffrir chrétiennement, 83.

Petit Carême sur nos rapports avec le Christ. — IV Aimer le Christ dans nos frères, 85.

Les fêtes de l'Eglise. — XLI. Le Chemin de la Croix, 89. — XLII. Les Matines et les Laudes du Samedi Saint, 91. — XLIII. Le feu nouveau, 92. — XLIV. Le cierge pascal, 93

Allocutions de mariage. — I, 95.

En vente à nos Bureaux

La SEPTIÈME ÉDITION de la *Petite Histoire de ma Religion* de Fournier, comprenant l'*Ancien Testament*, le *Nouv. Test.* et l'*Histoire de l'Eglise*, avec près de 100 gravures expliquées. 1 vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée; franco 2 fr. pour la France et 2 f. 50 pour l'Etranger.

Réductions considérables par quantités :

A) *Pour la France :* 10 ex., franco poste, 15 fr. 50; 20 ex., 31 fr.; 30 ex., 45 fr. 25.
5 kilos (50 ex.) : en gare 72.65 ; à domicile 74.90
10 » (100 ex.) : » 141.45 ; » 142.90
B) *Pour l'Etranger :* même prix que par la poste, plus 0.50 par exemplaire.

Il nous reste quelques centaines d'exemplaires d'une édition qui ne comprend que l'*Histoire de l'Eglise*. A ceux qui la désireraient, nous pourrons la fournir aux conditions suivantes :

A) *Pour la France :* l'unité 1 f. 10 ; 10 ex., 9 f. 60; 20 ex., 19 fr. 20; 30 ex., 28 fr. 80 franco poste.
5 kilos (105 ex.) : en gare 75.90 ; à domicile 77.35
10 » (225 ex.) : » 157.70 ; » 159.15
B) *Pour l'Etranger :* l'unité 1 f. 25 10 ex., 11 f. 50, franco poste.

Tables Générales de la 4e Série (1909-1923). Un vol. de 750 p. sur 2 col., format de l'*Ami*. Il coûte *franco : pour la France :* en fascicules, 12 f. 75; solidement broché, 15 f. 75; relié pleine toile (4 couleurs au choix : rouge, bleu foncé, vert et havane), 24 f. 25; *pour l'Etranger :* Pays qui ont adhéré aux conventions de la Commission internationale de Stockholm : 14 f., 17 f. 75 et 25 f. 75. Autres pays : 18 f., 21 f. 75 et 30 f. 50.

PETIT COURRIER

Q. — Ayez la bonté, je vous prie, de m'envoyer les *Tables Générales* de l'*Ami* des dix dernières années.

R. — Ces *Tables Générales* de la 5e Série (1er janvier 1924-31 decembre 1933) ne paraîtront que dans le courant de 1935. A tuellement nous n'avons en vente que celles de la 4e Série (1909-1923), dont nous avons ci-dessus indiqué les prix.

Q. — Je vous prie de m'indiquer quelques ouvrages pour faire la conférence suivante d'histoire ecclésiastique : « Les missions dans la première moitié du XVIIe siècle au Canada, aux Indes, en Chine, au Japon. »

R. — G. Goyau, *Les origines religieuses du Canada*, in-12 de XLVII-285 p., 15 f., Paris, Bernard Grasset ; — Camille de la Rochemonteix, S. J.,

Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle, 3 vol. in-8, Paris, Letouzey (1895); — dom H. Leclercq, *Les Martyrs*, t. IX, in-8, 15 f., Tours, Mame; — Robert de Nobili, *Première Apologie*, trad. par le P. Dahmen, in-8 de 208 p., 25 f., Paris, Spes; — P. Adrien Launay, *Histoire des Missions de l'Inde*, 4 vol. in-8, 100 f., Paris, Téqui; — le début de l'ouvrage de Mgr Marnas, *La religion de Jésus ressuscitée au Japon*, 2 vol. in-8, 45 f., Paris, Beauchesne; — ou, tout simplement et avec moins de frais, une de ces grandes *Histoires de l'Eglise*, Rohrbacher ou Darras, que l'on trouvait dans tous les presbytères il y a cinquante ans, et à leur défaut Mourret, *Histoire générale de l'Eglise*, t. VI, 36 f., Paris, Bloud et Gay.

Q. — L'*Ami* pourrait-il m'indiquer un recueil de méditations pour le jour de la retraite du mois, pouvant servir à la fois à des prêtres et à des religieuses ?

R. — Je n'en connais pas. Quelqu'un de nos lecteurs en connaît il ?

Q. — A notre époque, en France, beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens n'ont aucune instruction religieuse. Voulant cependant se marier à l'église, ils viennent faire inscrire leurs bans et déclarent alors qu'ils n'ont jamais communié ni suivi les catéchismes. Nous devons donc les instruire en quelques jours, en quelques heures. Pour ces courtes instructions l'*Ami du Clergé* pourrait il nous indiquer un catéchisme très succinct et très précis ?

R. — Bonfante, *Notions élémentaires de Religion*, in-16 de 80 p., franco 1 f. 75, chez l'auteur, curé du Sacré-Cœur, à Menton (Alpes-Mar.); — Coqueret, *Abrégé de la religion catholique*, 48 p. in-12, 0 f. 75, Paris, Lethielleux.

Q. — Je vous serais reconnaissant de me faire connaître l'adresse d'éditeurs de morceaux religieux (avec ou sans chant) pour *Harmonie et Fanfare* en parties séparées avec conducteurs.

R. — Je pense que vous trouverez cela chez Billaudot, 14 rue de l'Echiquier, Paris 10^e; — Buffet-Crampon, 18-20 passage du Grand-Cerf, Paris 2^e; — Schott frères, 69, rue du Faubourg St-Martin, Paris 10^e.

Q. — Existe-t-il un ouvrage *illustré* sur les Litanies de la T. S. Vierge, et donnant spécialement, en gravures, les emblèmes se rapportant aux invocations des Litanies ?

R. — Cet ouvrage existe sans doute, mais nous ne le connaissons pas.

Q. — L'*Ami* saurait-il m'indiquer un livre de doctrine chrétienne spécialement adapté pour une dame juive désireuse du baptême ?

R. — Nous ne connaissons pas, en français, de livre spécialement fait pour les Israélites qui désirent s'instruire de la religion catholique. C'est une grave lacune, que nous espérons voir combler un jour. En attendant, vous serez réduit à prendre un exposé ordinaire de la doctrine catholique, mais en insistant surtout sur les points suivants qui arrêtent le juif : 1° la personnalité de Jésus, messie et Dieu d'Israël; 2° l'Eglise, qu'on n'est pas libre d'admettre ou de discuter, parce que d'institution divine; 3° la nécessité des sacrements; 4° la Trinité; 5° la virginité de Marie; 6° l'attitude de l'Eglise (doctrine et faits) devant le judaïsme.

Ce sont là les choses qu'un juif a particulièrement besoin de s'expliquer. Les prophéties, aujourd'hui, ne servent pas à établir sa conviction. Le problème de la Loi fait le fond de toutes ses objections, avec le cas des persécutions séculaires contre Israël.

Un petit livre où les réponses voulues ont été amorcées a été publié jadis par le P. Th. Ratisbonne : *Réponses aux questions d'un israélite de notre temps*. On parle de le réimprimer bientôt.

Q. — Je serais reconnaissant à l'*Ami* s'il pouvait me faire connaître une *Vie* de S. Germain, évêque de Paris, qui est le patron de mon église.

R. — Nous n'en trouvons pas en librairie.

Q. — Comment pourrais-je me procurer la liste complète des communautés de religieuses en France ?

R. — Nous n'en savons rien, car nous ne l'avons encore vue nulle part.

Nous insérons ici les renseignements complémentaires qui nous sont fournis par des lecteurs. A tous ces dévoués confrères, merci !

— Page 342 de 1933 : A la bibliographie sur l'*étude des caractères*, ajouter D^r Henri Wallon, *Les Origines du caractère chez l'enfant. Les préludes du sentiment de personnalité*, in-16 de 280 p., 24 f., qui vient de paraître chez Boivin, 5, rue Palatine, Paris 6^e. Ce volume réunit des conférences faites il y a plusieurs années par le D^r Wallon et publiées une première fois en 1930 dans la *Revue des Cours et Conférences* (Boivin). Précisons qu'il s'agit ici du tout petit enfant, dont l'auteur étudie « le comportement fonctionnel » et « le comportement émotionnel. »

— Pages 302 et 366, *carrières féminines* : ajouter M^{lle} Loui e Mauvezin, *Rose des activités féminines pour l'orientation professionnelle des jeunes filles*, 3^e édition (150 monographies de métiers ou professions), 30 f., aux Editions des Roses, 18 22, rue du Peugue, à Bordeaux. — A la même adresse : *Rose des métiers pour l'orientation professionnelle des garçons* (200 monographies), par J. Mauvezin, édition populaire à 15 f.

— Page 10 : Un bon moyen de défense contre les chauves souris est d'avoir des chats. Les chats sont ennemis des oiseaux et des souris, et en fait j'ai vu souvent ma chatte guetter des chauves-souris et les croquer.

— Page 17 : Il existe à la librairie Gabalda une édition du *Traité de l'amour de Dieu* de S. François de Sales, publiée par M. l'abbé Jules Bonhomme, curé de St-Jean Baptiste, à Paris; 2 vol. in 12 de 401 et 416 p., 12 f. — De même, la Visitation de Bruxelles a publié en 1922 chez Dewit (aujourd'hui L'Edition Universelle, 53, rue Royale, à Bruxelles) une édition du *Traité* en un seul volume, texte intégral de l'édition de 1619, fort bien imprimée et de prix modique, environ 13 f.

— Page 30 : D^r J. Laumonier. *La thérapeutique des péchés capitaux*, gr. in-8 de VII 227 p., Paris, Alcan (1922); épuisé.

A.-J. CHAUVIN. — **La Communion méditée au pied du Saint Sacrement. — In 12 de 758 p., 13 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et C^{ie}.**

Ce volume, considérable par son contenu et qui n'a pu être ramené à des dimensions modestes que grâce à l'utilisation d'un papier mince et de caractères relativement fins, fait suite tout naturellement à *La Passion méditée au pied du Saint Sacrement* et à *La Messe méditée au pied du Saint Sacrement*, du même auteur. Il constitue un véritable traité dogmatique et ascétique, où sont examinés successivement la nature de la communion, le ministre, les dispositions du sujet, les effets de l'Eucharistie, la fréquence obligatoire ou conseillée de sa réception. Toutefois, comme son titre l'indique, son but principal n'est pas de servir d'instrument de travail pour l'étude; il est destiné avant tout à offrir un aliment à la piété. De là sa composition sous forme de méditations, où l'exposé doctrinal fait bien vite place à un colloque intime et affectueux avec Dieu. Le cadre de toutes ces méditations est identique : une brève introduction, suivie de réflexions et de prières groupées sous quatre chefs, conformes aux quatre fins du saint sacrifice : l'adoration, l'action de grâces, la propitiation et la demande. L'auteur, malgré cette uniformité, a su éviter la mono-

(Voir la suite p. 42).

Le Culte des Morts

Est-il rien de plus touchant que le Culte des Morts ? N'est ce pas la meilleure consolation terrestre à laquelle nous ayons droit ?

Y a-t-il un geste plus noble et plus beau, que celui de l'enfant qui vient embellir d'une fleur, d'une croix, d'une gerbe, ou d'une couronne, souvenirs durables, la tombe de ses Parents ?

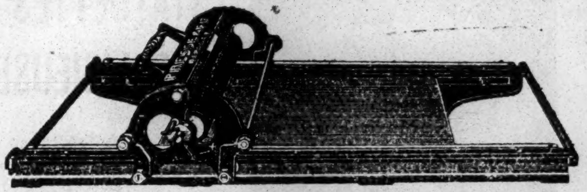
Et la prière qu'il adresse à Dieu, n'est elle pas le souverain réconfort pour apaiser les regrets des Etres chers qui nous ont quittés ?

Nous devons donc encourager le Culte des Morts, sans en négliger les aspects matériels, qui, loin d'éloigner des pensées religieuses, y conduisent et les élargissent.

A notre époque de décadence où beaucoup ne savent plus prier, il reste cependant au cœur de la plupart le Culte des Morts, croyance inavouée peut-être, mais réelle, à l'Immortalité.

Décors & accessoires pour
THÉATRES ARTIFICES MASQUES
DRAPEAUX FÊTES POSTICHES INSIGNES
GUIRLANDES
ILLUMINATIONS KERMESSES
Etab[ts] André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
TARIF N° 1 SUR DEMANDE.

ARTERIO-SCLEROSE
Les " Gouttes Spencer " végéto-sulfurées (30 f. 65 p. 1 mois) abaissent la tension de 3 à 6 degrés sans régime.
DIABETE et PETROLE
Les Capsules de "Pétrolex" (240 p. 1 mois, 48 f.) remplacent l'insuline et guérissent sans régime. Notices grat. Lab. des Phocéens, NICE (A.-M.)
Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé

L'IMPRIMERIE DU CLERGE : LA PRESSE A. F. F.
NOUVEAU MODÈLE, GRAND FORMAT 27,5×43
Encrage à la main

ROBUSTE — PRÉCIS — PORTATIF
Imprime tous textes, en toutes langues, sous tous climats.
Prix réduit : 1450 francs
Renseignements et specimens gratuits à
G. DUVANEL, 34, rue des Petites-Ecuries, PARIS.

LA PHOTOSCOPIE
61, rue Jouffroy -- PARIS XVII[e]
Appareils et Films de Projection Fixe pour Enseignement, Patronages, Conférences, etc.
Méfiez-vous des imitations. N'achetez que le vrai PHOTOSCOPE
Modèle à partir de 380 fr. — *Catalogue franco.*

LE
CAFÉ MARTIN
Dépôts
Paris, Banlieue, Province
Paris / Banlieue { les 250 g[rs] 4 fr. 40
Province { les » 4 fr. 60
Le " Café Martin "
ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.
34, RUE JOUBERT, PARIS

VITRAUX d'ART RELIGIEUX CH. LORIN & C[ie]
Maîtres Verriers.
ATELIERS : 46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, rue de Vaugirard, à PARIS. — Références de 1[er] ordre. Lauréat de la Sté Centrale des Architectes (Congrès 1921).

Une cure à faire
C'est la cure laxative, dépurative, végétale et opothérapique par les GRAINS DE VALS qui nettoient estomac, foie, instestin, combattant ainsi la constipation et l'obésité en éliminant les graisses et les toxines. UN GRAIN au repas du soir ou en se couchant, tous les deux ou trois jours. 4 fr. 50 le flacon de 30 grains.

Un coffre-fort ancien, bon marché ou d'occasion est dangereux... Achetez un coffre-fort Bauche.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
TETRA GAZES
MARQUE DÉPOSÉE
Exigez la marque
Siège Social
43, rue de Laborde
PARIS (8[e])
TETRA

POLYCOPISTES
soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de H. HUSSON à Blevaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

VITRAUX
MAISON BESSAC – GRENOBLE. FRANCE

MOINS CHER ou pas plus cher qu'ailleurs
MIEUX FAIT en tous cas, coupe renommée
SOUTANES & Douillettes sur mesures.
Demandez notre feuillet A d'échantillons gratis.
Essayez, vous jugerez : Tous vêtements de ville et de chœur.
Sous vêtements. — Bonneterie.

CHASUBLERIE — ORFÈVRERIE
BRONZES, FLEURS ARTIFICIELLES — LINGERIE D'EGLISE
DENTELLES POUR AUBES ET ROCHETS
— TAPIS — AMEUBLEMENT —
Adressez-vous en confiance à

Laurent OLIVA Magasins et ateliers : 59 et 59bis, rue Bonaparte **PARIS**
Dessins, devis gratis

VITRAUX D'ART

L. BALMET

25, Cours Berriat,
GRENOBLE
Téléph. 10.00 – R. C. 5534.

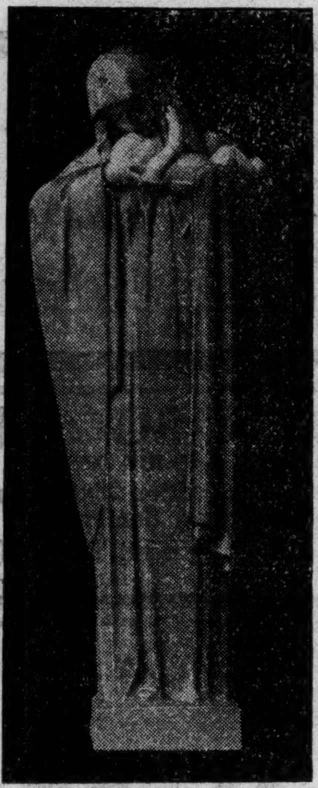
Maison la plus importante de la région du Sud-Est, fondée en 1850.

RÉFÉRENCES. — Expositions internationales de Turin, Milan, Londres, Lyon 1914, Membre du Jury. Arts décoratifs modernes Paris 1925, Diplôme d'honneur. Grand prix Athènes 1928. Membre du Jury Barcelone 1929 Grand Prix Exposit. Coloniale Paris 1931. Fournisseur des Missions et de l'Etat.

Dessins originaux très étudiés.
Projets et devis sur demande.
Prix modérés, facilités de paiement.

Emballages spéciaux pour l'exportation, ferrures inoxydables pour les pays maritimes.

L. SOSSON, EDITEUR
50, rue de Turenne,
PARIS (IIIe).



N.-D. D'ESPÉRANCE
par
Mlle Heuvelmans
Prix de Rome.

STATUETTES RELIGIEUSES

CRÈCHES
Christs ivoire
Bronzes — Bois
Ivoires

AUTELS
Toute la décoration intérieure d'Eglise.

J. MIGNARD, 38, rue St-Sulpice, PARIS 6e
réalise dans ses ateliers

LES PLUS BEAUX CHEMINS DE CROIX

SUR ÉMAIL GRAND FEU
d'après les Maîtres (Fra Angelico, Van der Weyden, Overbeck)
Exécution d'Art à des prix inconnus (depuis 1285 fr. les 14 Stations).
Devis gratuits — Station envoyée en communication.

TABLEAUX PEINTS A L'HUILE

sur toile, bois, cuivre, émail
pour décoration d'Eglises, Salons, Parloirs, etc.
Fidèles copies des Maîtres, Compositions nouvelles, Portraits.

Tous sujets désirés, en toutes dimensions.

Aperçu des prix { Avec cadre bois doré sculpté : 0,38×0,32 : 109 fr. — 0,55×0,35 : 207 fr.
Peinture seule sur châssis : 1 m.×0,80 : 641 fr. — 2 m.×1,50 : 985 fr.

Tarif complet et Notice envoyés sur demande

Pour Missels, Bréviaires, Livres de piété, d'Etudes, de Spiritualité (de tous les éditeurs catholiques), Objets de piété, Editions d'images, demander catalogue.

Ami du Clergé du 8 février 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes. — La méthode de Lourdes, 81.
Carême sur la Rédemption. — IX. La croix du Rédempteur, ou l'art de souffrir chrétiennement, 83.
Petit Carême sur nos rapports avec le Christ. — IV. Aimer le Christ dans nos frères, 85.
Les fêtes de l'Eglise. — XLI. Le Chemin de la Croix, 89. — XLII. Les Matines et les Laudes du Samedi Saint, 91. — XLIII. Le feu nouveau, 92. — XLIV. Le cierge pascal, 93.
Allocutions de mariage. — I, 95.

POUR LA FÊTE DE L'APPARITION DE NOTRE-DAME DE LOURDES

LA MÉTHODE DE LOURDES

Mes frères,

Le 14 juillet 1873, quinze ans après les apparitions de Lourdes et alors que la France commençait à s'ébranler vers Massabielle, le pape Pie IX écrivait ces mots : « C'est la Mère de grâce qui, d'une façon admirable, tire de son sommeil la nation française, elle qui entraîne suavement et s'attache par des bienfaits sans nombre ces multitudes de pèlerins, afin que de toutes elle compose à son Fils un royaume. »

Ces paroles expriment Lourdes tout entier. Marie y vint pour conquérir des âmes à son divin Fils et spécialement pour secouer les Français de leur sommeil. Ce fut son rôle de toujours, mais ici sa méthode change.

En 1846, à la Salette, elle s'était montrée dans un costume austère, triste ; et l'on avait vu cette chose étrange et douloureuse : la Sainte Vierge pleurer !... Nombre de pèlerins étaient venus répandre des larmes à la même place. Mais les masses distraites, importunées peut-être par ce spectacle de la douleur, par les appels à la pénitence, par des avertissements sévères mêlés de menaces, les grandes masses ne bougèrent pas.

Alors, Marie changea de tactique. Elle procéda *suavement*, par *bienfaits* inouïs. Elle se fit attrait, sourire, séduction. Elle s'arma des deux plus grandes forces qui soient sur la terre et même au ciel : une *beauté irrésistible* et une *bonté ineffable*.

I

Evidemment, qui n'a pas vu la Sainte Vierge n'en peut pas parler. Mais Bernadette, qui la contempla dix-huit fois et pendant presque autant d'heures, et qui garda un souvenir si net de ses traits, de tous ses gestes et de toutes ses expressions, Bernadette renonça à nous faire entrevoir la splendeur de la céleste vision. Elle en fut aussi incapable que S. Paul descendant du troisième ciel.

On le vit bien quand écrivains et artistes, après l'avoir questionnée si minutieusement, lui présentèrent leurs essais. Aucun ne lui donna un commencement de satisfaction. « Je viens, écrivait M. l'abbé Peyramale à M. Fabisch, le célèbre statuaire lyonnais, je viens de soumettre la photographie à l'Aristarque que vous redoutez plus que tous les membres de l'Institut »

Et il énumère toute une page de corrections faites par la voyante. Lorsque, plus tard, on lui demandera si le chef-d'œuvre qui décore la niche est ressemblant, elle répondra : « Pas du tout ! » avec « une expression que je ne saurais rendre, » note le pèlerin qui l'interroge. Une seule statue ne lui déplaît pas, celle d'Armand Calliat ; mais elle traduit son admiration par ces mots cruels : « C'est la moins mal. » On lui donnait comme point de comparaison les plus belles dames du pays. « Elles n'y peuvent pas faire, » répondait-elle avec une moue de pitié.

Nous sommes donc obligés de recourir à un procédé indirect et de juger la cause invisible par ses effets, l'Apparition d'après la voyante. Or la Sainte Vierge était si belle que, dès la première apparition, Bernadette eut « le mal du ciel, » a écrit M. Estrade. Elle fut malade de tant d'ivresse céleste, malade de privation, malade de ce pauvre monde où nous sommes. Si belle que rien n'aurait pu retenir l'enfant quand elle se sentait appelée à la grotte. Si belle que, sur son lit de mort, à l'heure où l'on ne ment pas, elle disait : « Quand une fois on a vu la Sainte Vierge, on a hâte de mourir pour la revoir. »

Tels sont les témoignages de la voyante prédestinée. Mais (sans doute elle ne s'en apercevait pas) tandis que ses yeux étaient avidement fixés sur la Dame, les témoins regardaient moins la niche où ils ne voyaient rien, que la petite fille qui voyait tout. Et cette enfant mal habillée, souffreteuse, aux traits purs mais dénués de toute beauté, recevant un simple reflet de la Vision, était transfigurée à ce point qu'on s'écriait dans la foule : « Mon Dieu, qu'elle est belle ! » Si tel fut un pâle reflet, qu'était la source de cette splendeur ?

Il faut pourtant écouter les témoins. M. Estrade disait à Mgr l'évêque de Montpellier : « J'ai vu sur les grands théâtres des actrices célèbres, elles n'étaient que des statues grimaçantes à côté de Bernadette. Elles traduisaient, en se torturant, les passions de la terre ; mais l'extatique, comme un ange, reflétait délicieusement, à la grotte, les vertus et les béatitudes des demeures éternelles. »

Il décrit ainsi une des scènes dont il fut témoin : « Elle leva sur le rocher un regard interrogatif, traduisant les désirs impatients de l'attente. Tout à coup, comme si un éclair l'avait frappée, elle fit un soubresaut d'admiration et parut naître à une seconde vie. Ses yeux s'illuminèrent et devinrent

étincelants : des sourires séraphiques apparurent sur ses lèvres ; une grâce indéfinissable se répandit sur toute sa personne. A l'étroit dans sa prison de chair, l'âme de la voyante semblait faire effort pour se montrer en dehors et dire ses jubilations. Bernadette n'était plus Bernadette. » C'était l'âme extériorisée et, pour ainsi dire, visible. L'enfant, le corps penché en avant, semblait vouloir s'envoler dans la direction de la niche, si bien que sa pauvre mère, toute tremblante, s'écria : « O mon Dieu, je vous en conjure, n'enlevez pas mon enfant ! » Elle avait craint que sa fille ne s'échappât de cette terre.

La grande ressource des artistes était de faire prendre à Bernadette la pose de la Sainte Vierge. Que cette évocation devait être insuffisante et loin de la réalité ! Et pourtant, écoutez M. Fabisch :

« Je n'ai jamais rien vu d aussi beau que lorsque je lui ai demandé comment la Sainte Vierge était lorsqu'elle a dit : « Je suis l'Immaculée Conception. » Elle s'est levée avec une grande simplicité, elle a joint les mains et levé les yeux au ciel. Mais ni Fiésole, ni le Pérugin, ni Raphaël n'ont jamais rien fait d'aussi grave et en même temps d'aussi profond que le regard de cette jeune fille si simple, si naïve. poitrinaire jusqu'au bout des ongles, et qui ne paraît pas se douter le moins du monde qu elle a reçu là une faveur unique. »

Plus tard, il écrivait encore : « Non, je n'oublierai jamais, tant que je vivrai, cette ravissante expression. J'ai bien vu, en Italie et ailleurs, les chefs-d'œuvre des grands maîtres, de ceux qui ont excellé à rendre les élans de l'amour divin et de l'extase. Dans aucun d'eux je n'ai trouvé autant de suavité et de ravissement ; et chaque fois que j'ai demandé à Bernadette cette pose, toujours la même expression est venue changer, illuminer, transfigurer cette tête. »

A quelques jours de là : « Bernadette m'a encore montré comment la Sainte Vierge regardait quand elle a dit : « Je suis l'Immaculée Conception. » Franchement, c'est à pleurer d'émotion. »

Telle est l'imitation lointaine. Que dut être la réalité ?

II

Beauté idéale couronnée par une bonté sans égale.

L'Apparition ne prononça pas, que nous sachions, un seul mot de reproche, ni même de sévérité. Sur ses lèvres, à peu près constamment le sourire. Les témoins s'en rendaient très bien compte, puisque Bernadette reproduisait toutes les expressions de la Dame et lui rendait sourire pour sourire. Dans son regard, que tous les assistants sentaient peser sur eux, une tendresse infiniment douce et souriante.

L'enfant privilégiée a parlé souvent des yeux de Marie, du plaisir qu'ils avaient à regarder la foule, de leur complaisance à s'arrêter sur quelques personnes. *Misericordes oculos !* Elle remarqua que ces yeux ne se fermaient jamais. Sans doute elle n'en a pas le loisir, la Mère des miséricordes. Sa bonté sans cesse agissante, sa tendresse toujours en éveil ne lui permettent pas de les clore. Son regard à lui seul conquiert. Comme Jésus pénétra Pierre de repentir par un coup d'œil, elle nous attire et nous sauve par ses yeux Rien qu'à nous regarder, elle nous aime : *Intuitus eum dilexit.*

Pendant la seconde apparition, Bernadette affirmait à ses jeunes compagnes : « Elle sourit vers nous toutes. » Après la troisième, elle disait à Antoinette Peyret, enfant de Marie : « Cette Dame vous a regardée en souriant. » On demandait à la voyante : « L'Apparition ferma-t-elle quelquefois les yeux ? — Non, elle les avait toujours ouverts. — Qui regardait-elle ? — Tantôt elle me regardait et tantôt elle regardait les autres ; elle regardait tout le monde et même avec beaucoup de bonté. »

Le jour où l'Immaculée se fit enfin connaître par son nom, elle avait devancé à la grotte sa petite privilégiée, qui s'en montra toute confuse, quoique n'étant pas en retard La Dame attendait ! Et, en attendant, que faisait-elle ? « Elle était là paisible, souriante et regardant la foule comme une mère affectueuse regarde ses enfants. »

Le soir du 16 juillet, sur la rive droite du Gave où les palissades de l'Administration avaient relégué la foule, quand l'humble voyante reçut les adieux de la Dame qu'elle n'avait jamais vue aussi belle, ne l'entendit-on pas s'écrier dans le transport de son ravissement : « Oui, oui, la voilà ! Elle nous salue et nous sourit par-dessus les barrières. »

Ce témoignage recueilli par Mlle Estrade de la bouche de Bernadette : « La Sainte Vierge semblait considérer les personnes une à une et, pour certaines, son regard s'arrêtait sur elles comme quand on retrouve un ami. » Phrase qui fait songer infiniment. Un regard qui s'arrête comme sur des amis, et sur des amis retrouvés ! Pécheurs, comprenez-vous ?

Avec ce sourire et ce regard d'amour, qui sont presque l'âme devenue visible, que nous apporte la Vierge de Lourdes ? Des bienfaits sans nombre. Elle ouvre l'écluse du miracle qui coule, jaillit, déborde immédiatement, sans interruption et avec la même abondance depuis soixante-quinze ans. Toutes les misères humaines ont défilé devant Notre-Dame de Lourdes, plus encore que devant son divin Fils en Judée. Elle a guéri beaucoup, soulagé un plus grand nombre, elle les a pansées toutes. C'est la clinique du miracle, dont nous parlerons plus loin, et qui compte des milliers de guérisons scientifiquement constatées comme authentiques et impossibles humainement.

Ceci se voit. Il est quelque chose de plus beau, qui ne se voit pas toujours : les bienfaits spirituels. C'est le secret des âmes et le secret de Dieu. La page qui les renferme ne sera ouverte que dans l'autre monde, elle nous plongera dans la stupéfaction. La Sainte Vierge y écrivit tout de suite comme dans la page des guérisons corpo-

telles. Un vieux garde-champêtre pleure comme un enfant pendant les apparitions et, tourné vers la foule, lui crie d'une voix impérieuse : « Baisez la terre, tous ! » Un homme d'études écrit à M. l'abbé Peyramale : « J'atteste devant Dieu que j'ai reçu à Lourdes des impressions de grâce telles que ma vie va prendre un nouveau cours. J'avais le projet de voir l'Espagne, j'y ai tout à fait renoncé. J'ai vu la grotte, j'ai vu Bernadette ; je ne veux ni ne peux plus rien voir. J'ai vu, des yeux de l'âme, ce que Bernadette a vu des yeux du corps... Vous m'avez ravi mon cœur : il est là-bas dans la grotte, dans cette lumière, dans cette poésie céleste de vos contrées où Marie, notre Mère, a voulu descendre pour notre sanctification... Je veux faire une confession générale et entreprendre avec courage une vie de sainteté dont la source, soyez-en sûr, est à Lourdes. J'ai interrogé Bernadette sur tout ce que j'éprouvais ; cette sainte enfant, d'ordinaire très réservée, n'a pas craint de me répondre : « C'est la Sainte Vierge, Monsieur, c'est la Sainte Vierge qui a fait cela. »

Dès 1862, l'évêque de Tarbes, portant jugement sur les apparitions, signale « le caractère d'universalité et de durée » des conversions, au même titre que les guérisons corporelles. De l'aveu de tous les prêtres, les pèlerinages commençants équivalent à des missions.

D'autres sont allés à Lourdes et en sont revenus, non convertis, mais ébranlés. Ils sont comme les malades qui guérissent au retour du voyage ou se rétablissent lentement. D'autres encore sont venus sommer la Sainte Vierge de paraître à leur bureau et d'y opérer un miracle sous leurs yeux. Ils n'ont pas eu l'honneur d'une réponse. Espérons qu'ils ont emporté une semence qui lèvera. D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, n'ont jamais eu la consolation de voir la roche Massabielle, et ont trouvé la foi rien qu'à entendre parler des merveilles qui s'y passent.

Combien d'âmes ont trouvé ou retrouvé la divine croyance, ou l'espérance perdue, ou la ferveur, ou le courage ! C'est un calcul qu'il n'est pas possible d'essayer, mais dont le résultat sera énorme.

Suaviter, avait dit Pie IX. La *suavité* du divin Maître et de sa Mère ! Méthode merveilleusement adaptée au tempérament français, qui succombe à la bonté beaucoup plus qu'à la rigueur.

CARÊME SUR LA RÉDEMPTION

IX

LA CROIX DU RÉDEMPTEUR, OU L'ART DE SOUFFRIR CHRETIENNEMENT

Mes frères,

De tous les grands dogmes de la religion catholique, celui de notre Rédemption nous engage peut-être le plus à fond. Le mystère de la Trinité, qui n'est certes pas sans conclusions pratiques, appartient néanmoins surtout au domaine de la foi ; le mystère de l'Incarnation, qui nous touche de plus près, nous offre quand même d'abord des visions de paix, de douceur et de grâce. La Rédemption nous entraîne dans son action crucifiante.

Après ce que nous avons dit déjà de notre communion au Rédempteur, il doit nous apparaître clairement que nous avons à partager les souffrances endurées par Notre-Seigneur sur la croix.

Mais ne paraissons-nous pas l'oublier trop souvent ?

Le protestant croit que ces expiations du Rédempteur suffisent pour le salut du monde et pour le nôtre, en dehors de toute collaboration des hommes. Par leur conduite, beaucoup de catholiques se rapprochent de la pensée protestante. Leur façon de faire semble dire : Jésus-Christ a assez souffert ; je n'ai pas besoin de souffrir moi aussi.

Non ! Pour que nous soit appliqué le bénéfice de la Rédemption, il est nécessaire que nous soyons associés au sacrifice de la croix, que nous partagions les souffrances et les humiliations de Jésus, que nous nous immolions avec lui.

C'est ce que les saints appellent le mystère de la croix. Oui, mystère. Car cette doctrine crucifiante est pour le plus grand nombre un livre fermé.

Aussi s'il est une grâce que nous devons souhaiter pour nos âmes comme fruit de ce centenaire solennel de la Rédemption du monde, c'est assurément celle de l'intelligence de ce mystère. En nous en appliquant les leçons, nous y trouverons le complément de notre instruction précédente : notre purification dans le sang du Rédempteur exige notre réparation personnelle ; la satisfaction fait partie du sacrement de pénitence comme la confession.

Pour nous aider à adhérer à ce mystère de la croix ou de la communion au Rédempteur, dont nous savons déjà l'inéluctable nécessité, écoutons les sages conseils d'un pieux écrivain que je résume dans ces trois mots : pour souffrir chrétiennement l'inévitable souffrance : 1° regardons devant nous et derrière nous ; — 2° regardons à notre droite et à notre gauche ; — 3° regardons au-dessous et au-dessus de nous.

I. — *Regardons devant et derrière nous*

Devant nous regardons notre divin Rédempteur, qui porte lui-même sa croix et nous invite à porter la nôtre à sa suite.

Parmi les héroïsmes sublimes auxquels la grande guerre a porté certaines âmes, Maurice Barrès a consigné celui-ci : « Dans la paroisse de Neufmoutiers, au diocèse de Meaux, un officier français grièvement blessé fut couché sur l'au-

tel pour y subir d'urgence et sans chloroforme une cruelle opération. Comme le chirurgien s'étonnait de l'admirable énergie de son client, celui-ci, du regard, lui indiqua le Christ en croix... [1]. »

C'est en effet parce qu'elles ont tourné les yeux vers le divin Crucifié que toutes les âmes saintes ont trouvé la raison et le courage de la souffrance. En dehors de lui et de son Evangile, le mystère de la douleur n'est qu'un scandale, qui ne peut provoquer que le blasphème. Mais avec un Christ devant soi, tout s'éclaire, se transfigure et devient possible. Des lèvres de celui qui a si bien payé d'exemple, il semble que tombent encore les paroles évangéliques : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître... Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive... Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! »

Cette vue du Christ qui expie, dont l'expiation explique la souffrance et la mort, puisque c'est un mystère de Rédemption, irrésistiblement nous fait maintenant jeter un regard en arrière sur notre passé souvent si trouble.

Certes, toute souffrance n'est pas le châtiment d'un péché personnel, comme nous l'enseigne le miracle de l'aveugle-né, et surtout devant l'épreuve des autres nous aurions tort de mettre sur leur croix le motif de leur passion.

Et pourtant n'est-elle pas juste, cette remarque du saint Curé d'Ars : « On entend dire à plusieurs d'entre vous lorsqu'ils ont des peines : Mais qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour avoir tant de misères ? — Quel mal vous avez fait, mes amis, pour que Dieu vous afflige de la sorte ?... Prenez tous les commandements de Dieu les uns après les autres ; voyez s'il y en a un seul contre lequel vous n'ayez pas péché. Quel mal avez-vous fait ?... Parcourez toutes les années de votre jeunesse repassez dans votre mémoire tous les jours de votre misérable vie ; après cela, demandez quel mal vous avez fait pour que le bon Dieu vous afflige de la sorte. Vous ne comptez donc pour rien votre orgueil, votre ambition, votre amour-propre, vos vivacités, vos ressentiments, vos jalousies ? Vous comptez donc pour rien votre négligence affreuse pour les sacrements et tout ce qui regarde le salut de votre âme ? »

Et après cela, qui peut nous paraître sévère parce que nous perdons la notion du péché, le saint Curé concluait : « Eh bien ! mon ami, si vous êtes coupable, n'est-il pas juste que le bon Dieu vous châtie ? »

Et puis ne soyons pas à ce point absorbés par nos épreuves petites ou grandes que nous nous jugions victimes. La loi de la souffrance est une loi universelle. Peut-être sera-t-il bon que nous jetions les yeux sur nos frères, à droite et à gauche, car la douleur nous enveloppe de toutes parts, pour voir comment ils portent leur croix.

[1] Cité par *la Croix*, 6 mars 1912.

II. — *Regardons à notre droite et à notre gauche*

A notre droite nous découvrirons les saints et les saintes qui s'échelonnent de la patience résignée au courage magnanime.

Dans son livre héroïque, un peu tendu même, qui s'intitule : *Paroles d'un revenant*, un des revenants de la grande guerre, Jacques d'Arnoux, a noté à la date du 2 février 1922, cette résolution d'une fulgurante énergie : « Le spectacle des grandes douleurs me fait rougir de mes impatiences. Je chercherai dans les derniers instants des martyrs les tortures les plus atroces : les roseaux enfoncés sous les ongles, la chair déchiquetée par les dents d'acier, les yeux crevés par les tisons, le plomb fondu versé dans les cavités du visage. Tous les matins j'évoquerai ces sensations avec furie, j'exalterai mon imagination jusqu'à éprouver une douleur physique et je me répéterai dans la misère : Pour confesser le nom de Jésus-Christ, es-tu prêt à embrasser avec allégresse tous ces tourments ? Sinon tu es un renégat et un lâche ! »

Sans aller jusqu'à cette exaltation, n'est-il pas bon de nous acclimater à ces régions de l'héroïsme, au spectacle des saints et des martyrs ? Depuis S. André qui ouvre un des premiers la série et qui s'écriait « O bonne croix, toi que les membres du Seigneur ont faite si belle, croix longtemps désirée, anxieusement aimée, cherchée sans trêve, préparée enfin à mon âme avide de toi : reçois-moi et rends-moi à mon Maître », jusqu'au Bienh. Théophane Vénard, un des derniers en date, qui répondait à son bourreau s'excusant du mauvais tranchant de son glaive : « Laissez, je vous prie ; plus ça durera, mieux ça vaudra », quel chant à la croix bien fait pour donner du cœur, quand on se fait l'oreille à ces hymnes d'enthousiasme !

Je sais bien, ceux-là, on les dit atteints de folie, de la folie de la croix. Mais tout compte fait, même humainement, ne sont-ils pas les sages ?

Pour en décider, regardez à votre gauche la foule de tous ces malheureux qui maudissent et qui blasphèment, comme le mauvais larron, sur leur croix.

On a dit d'eux qu'ils souffrent stupidement.

Leur révolte allège-t-elle en effet le poids qui pèse sur leurs épaules ? Sont-ils plus heureux parce qu'ils se cabrent ? Ont-ils réussi à se débarrasser de leur fardeau ? Leur croix leur reste quand même et ils se frustrent de ses mérites. Ils ne gagnent rien pour le présent et ils perdent tous ses avantages de gloire Ils se privent de la récompense future sans aucune compensation sur la terre.

Sans compensation ? C'est trop peu dire. Avec aggravation de leur souffrance. Dans son admirable chapitre sur la sainte voie de la croix, l'auteur de l'*Imitation* nous dit (II, ch. XII, 5) : « Si vous portez de bon cœur votre croix, elle-même vous portera et vous conduira au terme désiré où

vous cesserez de souffrir. » On pourrait retourner cette proposition : « Si vous ne portez de bon cœur cette croix, vous l'alourdirez du poids de votre révolte et elle vous fera tomber où vous souffrirez davantage. »

N'est-ce pas l'expérience ? Les saints sourient, chantent, exultent dans les larmes, et les méchants pleurent, se lamentent et grincent des dents.

III. — *Regardons au-dessous et au-dessus de nous*

Enfin, regardons au-dessous et au-dessus de nous.

Au-dessous, c'est le purgatoire ou même l'enfer, dont la souffrance chrétiennement acceptée nous délivre.

Pourquoi le purgatoire, sinon pour les dernières expiations que nous avons négligé d'accomplir sur la terre ? Pourquoi l'enfer, sinon parce qu'on prend l'habitude de reculer toujours devant le sacrifice plutôt que de tenir en bride la nature déchue ?

Il arrive que la souffrance soit une occasion de révolte contre Dieu. Ce qu'on a nommé le problème du mal reste une énigme pour beaucoup, le mystère dernier auquel on se bute. Ce qui aurait dû être un remède se change en poison. Mais pour d'autres aussi, pour tous les hommes de bonne volonté, elle est la *bonne souffrance,* suivant le mot d'un converti de chez nous Et combien pourraient dire comme lui ou comme son frère d'Italie : « Seigneur, la douleur est vraiment votre alliée. Car c'est elle dont Dieu se sert pour détacher les âmes de la terre et les orienter vers le ciel » !

Le ciel, le ciel au-dessus de nous ! Ne sera-t-il pas la récompense de ceux et seulement de ceux-là qui auront combattu avec vaillance ?

On connaît la légende merveilleuse du plumet rouge et blanc que les Saint-Cyriens portent au shako depuis 1808 et qu'ils nomment le casoar : La Gloire, parcourant le champ de bataille, aperçut un Saint-Cyrien mortellement blessé. Elle s'agenouilla près de lui. Il était magnifiquement jeune et beau. Alors, avant qu'il rendît son dernier soupir, elle se pencha sur lui pour le baiser au front... Lorsque la Gloire s'en fut, quelques-unes des plumes blanches de son aile étaient tachées de sang.

La légende n'est qu'une illustration de l'Evangile. Il est dit du Christ : « Il fallait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire. » (Luc, XXIV, 26). Et la loi s'applique aussi à ses disciples selon le beau vers du poète : « Tous les chemins du ciel passent par le Calvaire. » Cette pensée du ciel, trop absente, ne serait-elle pas un des meilleurs stimulants à la résignation et à la générosité dans nos croix ?

Chrétiens, nous pensons et nous agissons pratiquement comme si nous ne l'étions pas, comme si la terre était notre demeure permanente, comme si la vie présente n'était pas seulement le vestibule du ciel. Et nous nous étonnons évidemment que nous n'ayons pas dès ici-bas la récompense de notre foi et de notre vertu, que les méchants soient aussi heureux que les bons, que ce n'est vraiment pas la peine d'être meilleurs que les autres pour être plus mal servis.

Si nous réfléchissions à cette conduite pratique, ne verrions-nous pas qu'elle est en contradiction avec notre foi et nos espérances ?

Regardons donc au-dessus de nous le ciel, bonheur parfait, suprême, surpassant toute imagination, promis en récompense à tous les vaillants. Redisons-nous le mot du saint Curé d'Ars : Souffrir passe ; avoir bien souffert demeure éternellement. Chantons-nous intérieurement le refrain de nos cantiques populaires :

> **Le ciel en est le prix.**
> **Que ces mots sont sublimes !**
> **Des plus belles maximes**
> **Voilà tout le précis.**

* *

Et pourtant, m. f., quelques puissantes raisons de bon usage de nos épreuves que nous ait données ce regard circulaire, il faut toujours en revenir à l'image de Jésus crucifié : c'est au pied de la croix qu'on apprend le mystère de la croix. Seul le crucifix peut nous parler sans nous irriter, avec les mots qui pénètrent, fort de l'éloquence irrésistible de l exemple.

Nous nous croyons innocents ? N'était-il pas le juste ? — Nous jugeons trop lourde notre croix ? L'avons-nous ajustée à la sienne ? — Mais il était Dieu ! N'a-t-il pas eu le sentiment que Dieu l'avait abandonné ? On peut rester insensible ou même se raidir, voire se révolter devant les plus convaincantes raisons du sage ; on ne peut pas résister à l'éloquence de la croix. Celui qui est étendu dans ses bras parle avec l'autorité de quelqu'un qui y est passé, avec la douceur de celui qui aime, avec les promesses que nous savons qu'il tiendra.

Portons donc souvent nos yeux sur la croix ; tenons-les sur elle surtout pendant ces jours anniversaires de la Passion dans lesquels nous entrons ; ne les en détachons que pour voir le Christ ressuscité et glorieux nous montrer en sa personne le terme bienheureux de toutes nos misères et de toutes nos épreuves : le ciel. Ainsi soit-il.

PETIT CARÊME SUR NOS RAPPORTS AVEC LE CHRIST

IV

AIMER LE CHRIST DANS NOS FRÈRES

> ***In uno Spiritu omnes nos in unum corpus baptizati sumus.***
> **Tous, nous avons été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps.**
> **(I Cor., XII, 13).**

Mes frères,

L'une des idées essentielles de la théologie de S. Paul est celle du corps mystique du Christ.

Voici ce qu'elle signifie : tous les fidèles devenus par le baptême enfants de Dieu et de l'Eglise sont unis entre eux et à Dieu d'une façon aussi étroite que les divers membres d'un même corps. La raison de cette union intime est facile à saisir : de même que tous les membres d'un corps humain n'ont qu'une même tête et qu'une même âme, ainsi tous les fidèles n'ont qu'une même tête qui est le Christ et qu'un même esprit vivificateur qui est le St-Esprit. De là l'exactitude de cette expression que l'on rencontre souvent sous la plume de S. Paul : Nous sommes les membres du corps du Christ. Cette doctrine n'est pas une idée théologique de simple valeur humaine, comme les théories et hypothèses que l'on trouve dans les systèmes des théologiens, mais elle est divine et de foi, car elle fait partie du dépôt révélé dont les épîtres de S. Paul constituent une partie.

Or, de cette doctrine découle une obligation morale : puisque nous sommes tous membres d'un même corps, le corps mystique du Christ, nous devons entretenir à l'égard les uns des autres la charité; mais puisque le Christ est la raison d'être de notre union, il doit être aussi la raison d'être de notre charité mutuelle, c'est-à-dire que nous devons nous aimer à cause de lui, ou, plus exactement, que nous devons aimer le Christ en chacun de nos frères. J'ajoute que nous ne devons pas excepter de notre amour ceux qui n'ont pas le bonheur de faire partie du corps mystique du Christ, parce qu'eux aussi sont appelés à entrer dans ce corps mystique. Qu'en réalité ils doivent y être un jour incorporés ou en demeurer, hélas! à jamais séparés, peu importe : le Christ les invite eux aussi à cette union ; le sang du Christ a coulé pour eux comme pour les autres. Si notre amour pour nos frères catholiques exige que nous cherchions à les maintenir dans cette union, notre amour pour nos frères non catholiques demande que nous cherchions à les y amener. Ainsi dans les uns comme dans les autres, c'est la volonté du Christ, quoique différemment manifestée, que nous aimons.

Je vous parlerai ce soir de cet amour du prochain, qui n'est, encore une fois, qu'une forme de notre amour pour le Christ. Je vous dirai pourquoi nous devons aimer nos frères, jusqu'où nous devons les aimer et comment nous devons les aimer.

I

Pourquoi aimer nos frères? Les explications préliminaires que je viens de vous donner ont déjà répondu en partie à la question. Précisons davantage.

Je vous disais, dimanche dernier, comment notre amour pour Jésus suppose une parfaite union de pensées, de sentiments et de volontés avec lui. Penser que toutes les âmes sont appelées à la filiation divine, aimer toutes les âmes parce que Jésus les aime toutes, vouloir le bien de toutes les âmes parce que Jésus veut leur bien à toutes, ce sera donc réaliser avec Jésus cette triple communion de pensées, de sentiments et de volontés dont je parle.

N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que nous en usons entre nous? Vous me peinez en ne partageant pas au sujet de mon ami la bonne opinion que j'ai de lui; vous me peinez en ne l'aimant pas comme je l'aime; vous me peinez en ne lui voulant pas le bien que je lui veux. Au contraire, lui témoigner de bons sentiments, c'est m'obliger moi-même. Il n'est pas rare d'entendre employer des formules de ce genre : En rendant service à telle personne, vous m'obligerez; faites-le pour moi ; je vous en saurai gré comme si vous m'aviez rendu service à moi-même. Ainsi la charité qui s'adresse à mon ami s'adresse aussi à ma personne; en lui, c'est moi que vous aimez.

Ces raisons suffiraient. Mais elles sont considérablement renforcées par ce fait qu'en aimant notre prochain nous collaborons à l'œuvre unique du Christ, celle qui a motivé son Incarnation, ses souffrances et sa mort. J'entends parler ici de la charité qui vise le bien et le salut des âmes; toute forme de charité peut et doit s'assigner ce but élevé. Aider Jésus à détruire le péché dans une âme, à en effacer les traces et les conséquences, à réaliser le plan d'adoption conçu par Dieu, à faire de cette âme un temple du St-Esprit et un élu qui glorifiera Dieu pendant l'éternité, n'est-ce pas donner au Christ une suprême marque d'amour ? Je comprends dès lors les paroles de nos Saints Livres : « *Caritas operit multitudinem peccatorum*. La charité fait disparaître la foule de nos péchés, » et pourquoi à l'apostolat sont promises de si magnifiques récompenses.

Elevons-nous plus haut encore : le chrétien uni à Dieu par la grâce est un temple où habitent les trois personnes de la Sainte Trinité; le chrétien qui communie est un ciboire qui reçoit la personne adorable du Christ. Il réalise le superbe idéal de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Sur la porte du grand hôpital de Berne, on lit cette dédicace : « *Christo in pauperibus*. Au Christ dans les pauvres »; sur celle du collège de Mongré, près de Villefranche-sur-Saône, cette autre : « *Christo in adolescentibus*. Au Christ dans les jeunes gens. » Oui, dans nos frères en état de grâce, derrière leurs défauts, c'est le Christ, souveraine perfection, que nous atteignons; derrière leur contingence éphémère, c'est l'Eternel que nous aimons.

Voilà ce que ne comprennent pas nos adversaires et pourquoi ils n'estiment pas la charité. Si vous connaissez un tant soit peu l'état social de la Rome païenne, représentez-vous la révolution qu'apportait dans ce monde aux classes si nettement séparées le commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres, sans distinction de classe et de nation. Pour un riche païen, infatué de son rang, aimer ses esclaves, ses porteurs de litière, ces bythiniens et ces égyptiens qui s'achetaient et se vendaient sur le marché comme une

denrée quelconque, quel scandale intolérable ! « Charité ! s'écrie un socialiste moderne, je nie la charité. C'est du mysticisme ! Vainement vous me parlez de fraternité et d'amour : je suis convaincu que vous ne m'aimez guère. » Si en vous je ne vois que vous, soit. Mais ma foi chrétienne m'oblige à voir derrière votre personne, peut-être peu attrayante, une autre personne infiniment belle et attirante celle-là, celle du Christ Jésus : « J'avais faim, dit Notre-Seigneur, et vous m'avez donné à manger; soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans gîte, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venu à moi. » — « Mais quand donc, Seigneur, avons-nous fait tout cela pour vous ? » — « Chaque fois que vous l'avez fait pour un de mes plus humbles frères, c'est pour moi que vous l'avez fait. » (Matth., xxv, 35 36 et 40).

Résumons-nous : Aimer notre prochain, c'est aimer Jésus qui a versé son sang pour lui et qui veut lui en appliquer les mérites ; c'est aimer Jésus habitant en lui par sa divinité avec le Père et le St-Esprit et venant le visiter par son humanité dans la communion ; c'est aimer Jésus en l'aidant à réaliser son œuvre de sanctification et de salut dans l'âme de ce prochain.

II

Jusqu'où aimer notre prochain ? Si vous avez compris la sublime doctrine de la charité chrétienne, votre raison vous répondra : Tant que tu le pourras ; sans jamais poser de limites à cette charité. Puisque c'est Jésus que tu aimes en tes frères, pourrais tu mesurer ton amour pour lui et déclarer qu'il ne dépassera pas cette limite fixée par ta courte sagesse ? Mais nous avons mieux que la réponse de la raison, celle de Jésus lui même. Notre-Seigneur va-t-il nous inviter à nous aimer comme s'aiment ceux qui partagent les mêmes travaux et souffrances ? On a remarque pendant la guerre, parmi les combattants et les prisonniers, une affectueuse camaraderie que ne connaissait pas le temps de paix. Ce serait déjà un beau résultat sans doute, mais une vertu surnaturelle ne peut se contenter d'un modèle humain. Le Christ, je vous le rappelais récemment, nous offre en sa personne un modèle parfait de toutes les vertus. C'est donc en lui que nous trouverons le modèle de notre charité : « Aimez-vous les uns les autres, comme moi même je vous ai aimés. » Or Notre-Seigneur nous a aimés jusqu'aux limites extrêmes de l'amour : *in finem dilexit.* Pour nous il n'a reculé devant aucune souffrance ni physique ni morale ; il s'est anéanti lui-même : « *exinanivit semetipsum,* » à la crèche dans l'humilité, à la croix par la mort. Ce sacrifice, il le perpétue à l'autel, sans limites dans l'espace ni le temps ; ce don de soi, il le détaille, si je puis m'exprimer ainsi, par la communion, à quiconque le désire.

A l'exemple de celle du Christ, notre charité sera toujours en éveil, cherchant l'occasion du bien à faire, comme le bon Pasteur toujours inquiet du sort de ses brebis ; elle sera à base de sacrifice : la charité qui ne coûte rien est peu méritoire devant Dieu ; elle sera universelle, ne faisant d'exception pour personne : Jésus est mort pour tous, même pour ses pires ennemis ; elle sera enfin le don continuel de nous-mêmes : donner ce qu'on a est quelque chose, donner ce qu'on est est beaucoup mieux. « Il faut qu'il y ait une goutte chaude de notre sang sur chacune de nos charités... Donner, ce n'est pas toujours donner sa vie, mais bien toujours donner de sa vie [1]. » Le P. Chevrier, l'apôtre lyonnais, disait que le prêtre doit être un homme mangé, c'est-à-dire qu'il doit distribuer en une sorte de communion son temps, ses travaux, ses peines, ses prières et sa vie. Ce qui est vrai du prêtre l'est aussi, sous un certain rapport, de tout chrétien qui pratique la charité. Ce que le pauvre et l'affligé attendent de vous, ce n'est pas seulement un morceau de pain, c'est une parcelle de votre cœur.

Sommes-nous arrivés ainsi au degré suprême de la charité ? Pas encore. Au-dessus de l'amour du Christ pour les hommes, il y a un plus bel amour encore, celui du Père céleste et du Christ l'un pour l'autre. « Soyez tous unis dans l'amour comme le Père et moi nous sommes unis dans l'amour. » Les trois personnes divines ne faisant qu'un seul Dieu, ne peuvent dans leurs opérations « au dehors » agir isolément. Ainsi notre charité ne devra jamais faire acte d'indépendance à l'égard du Christ ni à l'égard d'un de nos frères. C'est le Christ qui devra agir en chacune de nos charités. Or, je vous l'ai dit, le Christ n'excepte personne de son amour.

Nous voici bien loin des pauvres charités naturelles, de ces charités qui excluent systématiquement le Christ de leurs intentions et de leurs manifestations Dans ce cas, on risque bien de n'avoir que des contrefaçons de la charité : explosions de sensibilité passagères, gestes hautains faits pour la galerie ou même affirmations vides de sens : c'est à l'époque où la formule : « Liberté, égalité, fraternité » fait son apparition que le sang coule à flots : 1793 ; ceux qui parlent le plus aujourd'hui de fraternité des individus ou des peuples préconisent les moyens violents pour faire prévaloir leurs doctrines et contribuent au malheur de la classe ouvrière. Beaucoup d'ailleurs se rendent compte que, en dehors du Christ, la charité n'est qu'un vain mot et ils la suppriment purement et simplement. Ils reclament seulement la justice et la solidarité. Ils oublient le fameux adage latin : « *Summum jus, summa injuria.* » La justice, quand elle n'est pas tempérée par la charité, aboutit la plupart du temps à la souveraine injustice. Ils ne voient pas, ou ne veulent pas voir, ce qu'il y a de mesquin et d'inhumain dans ce contrat *do ut des,* je te donne afin de recevoir à mon tour quelque chose de toi. La solidarité rejette, comme

[1] Raoul Plus, S. J. *Le Christ dans nos frères,* p. 87.

un déchet encombrant et sans intérêt, les malheureux qui ne peuvent plus rendre aucun service à la société. Ce n'est pas ainsi que l'entend l'Eglise du Christ, qui a fondé et qui entretient tant d'établissements destinés aux incurables, aux aliénés, car en eux elle voit des membres souffrants du corps mystique du Christ et des candidats au bonheur éternel.

III

J'arrive à ma dernière partie : Comment pratiquer la charité ? Les moyens en sont innombrables et je n'ai pas la prétention de les passer tous en revue. Je les grouperai en trois catégories : la charité par l'action, la charité par la prière, la charité par la souffrance.

Remarquons tout d'abord que nos charités peuvent s'adresser au corps ou à l'âme, quelquefois aux deux en même temps. La charité spirituelle est, bien entendu, supérieure à la charité temporelle. Nous ne les séparerons pas dans notre examen.

Faire la charité, au sens populaire du mot, c'est donner une aumône : charité d'une pièce de monnaie, d'un vêtement, d'un morceau de pain. Ce mode de charité est particulièrement à l'ordre du jour en ce temps de chômage et de misère chez les travailleurs. L'Eglise se fait leur interprète pour nous tendre la main ; sachons répondre généreusement à son appel. Est-il, je ne dis même plus charitable, mais juste, que des sommes considérables soient dépensées dans un certain monde pour des bijoux et des toilettes, alors que des malheureux n'ont pas le strict nécessaire ? On sent, à certaines heures, gronder la révolte et la haine du peuple contre les classes riches, sentiments excités, je le veux bien, par une certaine presse politique. Mais n'est-on pas obligé de reconnaître que la tentation est bien forte, lorsque les miséreux sont éclaboussés par le luxe insolent de certains riches ? Les personnes qui m'entendent n'en sont pas là peut-être. Peuvent-elles toutes se flatter d'avoir exactement compris leur devoir de charité ? En voici une qui remet depuis des semaines et des mois le paiement d'une note due à sa couturière ou à un petit fournisseur qui attend peut-être impatiemment cet argent, sans oser cependant le réclamer pour ne pas perdre une cliente. Cette autre choisit toujours les moments de presse pour faire ses courses dans tel magasin ou telle administration, sans se préoccuper du surmenage du personnel. Est-ce charitable ? Voici tout un groupe de pieuses femmes qui n'ont à accuser que deux ou trois petits péchés tout à fait véniels et qui viennent assiéger leur confesseur la veille d'une grande fête, alors qu'il est débordé. Est ce charitable ? Et cette autre qui joue des coudes pour passer avant son tour au guichet, peut-être aussi au confessionnal... Est-ce charitable ?

Il y a souvent dans ces manières de faire, je le crois, beaucoup de legèreté d'esprit. On ne sait ni voir ni comprendre. On manque plutôt d'intelligence que de cœur. C'est un fait que beaucoup de riches ne soupçonnent pas la misère de certains pauvres. Vivant dans un monde très fermé, ils n'ont jamais vu cette misère et ils traitent facilement de pieuses exagérations les tableaux si noirs qu'en trace la charité chrétienne. D'autres donnent, mais sans savoir donner. Le proverbe est vrai qui dit : La manière de donner vaut mieux que ce que l'on donne. De la discrétion et de la sympathie ajoutent beaucoup de prix à l'offrande.

Chaque fois que nous le pourrons, essayons de faire du bien à l'âme en même temps qu'au corps. Ici, plus que jamais, le savoir-faire s'impose. Un zèle intempestif peut être plus nuisible qu'utile. Mais ce n'est pas une raison pour s'abstenir toujours. Un bon conseil donné, une bonne lecture procurée, une simple réflexion placée, sans avoir l'air de faire la leçon, au cours d'une conversation, un mot au prêtre pour l'avertir qu'il y a dans telle maison un malade en danger qui ne pense pas ou dont la famille ne pense pas aux sacrements, que sais-je ? Enfin les services qui peuvent être demandés aux fidèles par le clergé pour l'aider dans son ministère sont aussi et surtout d'excellentes formes de charité et à l'égard des âmes auxquelles on contribue à faire du bien et à l'égard du clergé que l'on décharge ainsi d'un souci et d'une fatigue.

J'ai signalé en second lieu la pratique de la charité par la prière. On n'en comprend généralement pas assez l'importance. Dans un certain monde on estime peu les Ordres religieux contemplatifs, que l'on considère comme inutiles. Sans parler des devoirs qu'ils accomplissent à l'égard de Dieu, on doit affirmer qu'ils jouent un rôle social très utile : ils prient et font pénitence pour ceux qui ne le font pas. Les fidèles, bien que n'étant pas voués par vocation à une vie de prière, ne doivent pas oublier ce devoir de la prière pour le prochain. L'Eglise et le pape nous le rappellent souvent en recommandant l'apostolat de la prière, la prière pour les vocations, la prière pour la propagation de la foi. En ce temps de Carême, on fait, dans chaque paroisse et par divers moyens, des efforts pour ramener à la Table Sainte les âmes qui s'en sont éloignées, des missions se donnent pour convertir les pécheurs. Chaque jour des prêtres vont assister des milliers de mourants, dont certains ne pensent guère à se préparer à la mort. Les âmes pieuses doivent aider de leurs prières ces efforts et leur mériter le succès.

Une tendance à faire prévaloir l'action sur la prière s'était manifestée jadis, surtout aux Etats-Unis. Elle a été condamnée par le pape. D'abord la prière, parce que sans elle notre activité demeurera stérile. Voilà qui est consolant pour les âmes qui regrettent de ne pouvoir se livrer à l'apostolat par l'action.

Reste enfin à examiner la pratique de la charité par la souffrance. Je n'en dirai qu'un mot, pour y insister davantage dans notre entretien du Ven-

dredi Saint. Cet apostolat est plus méritoire et plus fécond que tout autre pour deux raisons : 1° parce qu'il nous coûte davantage, 2° parce qu'il est une reproduction du grand moyen employé par le Christ pour sauver les âmes. Il y a les personnes qui reçoivent de la Providence des épreuves physiques ou morales d'une longueur et d'une intensité particulières. Nul doute qu'elles ne soient appelées par Dieu à utiliser ces souffrances pour sa gloire et le bien des âmes. Quant aux autres qui n'ont à subir que les épreuves ordinaires de la vie, qu'elles ne négligent pas non plus d'employer cette menue monnaie. On a élevé, au bois des Caures, un monument au colonel Driant. Autour d'une grande croix qui domine, figurant le sacrifice du chef, se pressent une multitude de petites croix, symbolisant le sacrifice de tous les petits chasseurs de Driant [1]. Ainsi à la grande croix du Christ doivent venir s'ajouter toutes les petites croix de nos sacrifices personnels. Ceux-ci, nous pouvons les utiliser pour nous-mêmes ; n'oublions pas cependant d'en faire profiter notre prochain.

Je signale en terminant que notre charité ne devra pas excepter les âmes du purgatoire, que nous pouvons soulager par nos bonnes œuvres, nos prières, les indulgences qui leur sont applicables, nos sacrifices, nos communions et l'offrande du saint sacrifice de la messe.

* *

Il est grand temps de finir ; car, sous prétexte de parler de la charité, il ne s'agit pas d'y manquer en fatiguant son auditoire. Faisons un examen sur notre façon de concevoir et de pratiquer la charité, et quand nous avons constaté en notre âme quelques péchés de médisance, de calomnie ou de jugement téméraire, n'estimons pas avoir fini notre examen sur la charité : nous ne l'avons pas encore commencé, car les péchés dont je parle sont opposés, non pas à la charité, comme on le croit et comme on le dit, mais à la justice. Poursuivons donc plus avant et, en dépistant notre égoïsme, essayons sérieusement de développer en nous le règne de la divine charité. Ainsi soit-il.

[1] Cité par le P. Plus dans *Le Christ dans nos frères*, p. 262.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

XLI

LE CHEMIN DE LA CROIX

L'Eglise invite les chrétiens à faire le Chemin de la croix dans l'après-midi du Vendredi Saint. Ils se font un pieux devoir de suivre les traces du Sauveur, de méditer à chaque station et de terminer ce saint exercice à l'heure même où Jésus expira sur la croix.

I

Transportons-nous à Jérusalem, où la tradition a marqué les stations douloureuses qu'a parcourues Jésus-Christ. Condamné à mort par la lâcheté de Pilate, il écoute sa sentence sans faiblir et se dirige vers la lourde croix qui lui est préparée. Il la regarde avec douleur, mais avec amour, et la prend sur son épaule. Puis il quitte le prétoire. Il y a plus de six cents mètres de l'Antonia au Calvaire. D'un premier élan il en parcourt deux cent trente-trois, puis ses forces défaillent, il chancelle et tombe sous le fardeau de la croix trop pesante. On le relève brutalement et, sans lui laisser de répit, on le charge de nouveau de l'instrument de son supplice.

Trente-sept mètres plus loin, il rencontre sa sainte Mère, qui est venue par un chemin plus court, et qui se trouve face à face avec lui. Leurs yeux seuls peuvent se parler, et quoiqu'elle soit vaillante, la douleur est plus forte et elle s'évanouit. On a construit à cet endroit l'église du Spasme de la Sainte Vierge. Mais ses bourreaux sans pitié le pressent, il adresse un muet adieu à Marie et il marche. Mais il est visible qu'il va défaillir. Un homme venait des champs par la porte de Damas ; on l'oblige à prendre la croix de Jésus. Ce n'est point par humanité qu'on le soulage de ce poids accablant, mais par un raffinement de cruauté. Il pourrait se briser dans une nouvelle chute et mourir ; or il faut qu'il meure, mais crucifié, exposé aux avanies de la populace. Simon le Cyrénéen, éclairé et fortifié par la grâce, prend avec joie la sainte croix et la porte durant un parcours de quatre-vingts mètres, jusqu'à la maison où sainte Véronique attend le doux Maître et lui essuie avec amour, avec compassion, le visage couvert de sang et de poussière. Le linge qui a servi à cette pieuse femme garde l'empreinte des traits divins. On conserve avec respect à St-Pierre de Rome le *Santo Volto*, d'où le culte de la Sainte Face a tiré son origine.

Telles sont les six premières stations.

Jésus, après avoir d'un regard témoigné sa reconnaissance à sainte Véronique, qui aurait été, dit-on, l'épouse de Zachée, monte la rue pierreuse et, à soixante mètres de là, passe sous la Porte Judiciaire, où sa sentence de mort est affichée sur une colonne. Il sort de la ville et secoue sur elle la poussière de ses pieds, suivant l'avis qu'il a donné à ses Apôtres. La pensée toutefois de l'ingratitude de la cité qu'il a tant aimée l'accable, et il tombe une seconde fois sur les pierres du chemin.

Trente-cinq mètres plus loin, il aperçoit des femmes nombreuses qui le suivent en pleurant. « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. Car il viendra des jours où l'on dira : « Heureuses les stériles, celles dont les entrailles n'ont pas enfanté, dont le sein n'a pas allaité. » Alors ils crieront aux montagnes : « Tombez sur nous ! » et aux collines : « Cachez-nous ! » Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? »

« Et avec lui, ajoute S. Luc, on conduisait deux hommes de rien, pour les faire mourir. » (Luc, XXIII, 32). C'étaient le bon et le mauvais larron.

Ces filles de Jérusalem étaient pieuses cependant ; elles étaient surtout compatissantes, et pourtant Jésus leur parle avec sévérité. C'est que leur foi n'était que de surface, n'était pas agissante. Elles pleuraient, se lamentaient, et là se bornait leur action. On peut dire aussi qu'en leurs personnes Jésus parlait à toute la population de Jérusalem et lui donnait un dernier avertissement.

Un peu plus loin, le Sauveur, accablé par le poids

de ses douleurs, de ses pensées et de ses prévisions, tomba une troisième fois.

Nous sommes maintenant au pied du Calvaire ; Jésus va le gravir et c'est là, au sommet, dans l'espace d'un carré de quelques mètres de côté, que sont les cinq dernières stations. Le Calvaire est enfermé aujourd'hui dans la basilique du Saint-Sépulcre. On monte dix-huit marches et l'on se trouve dans le lieu le plus sacré de l'univers, celui qui a été arrosé par le sang du Sauveur.

II

Les bourreaux saisissent Jésus et lui enlèvent ses vêtements, la robe sans couture que Marie lui a tissée avec amour. Il ne tenait sans doute qu'à cela au monde : il en fait le suprême sacrifice. Puis il s'étend sur sa croix, présente sa main droite qu'un soldat cloue sur le bois à grands coups de marteau. Puis la main gauche et les pieds. Les clous sont longs, aigus, avec une tête énorme qui maintient les mains et les pieds attachés à la croix. Le Prophète l'avait prédit : « Ils ont percé mes pieds et mes mains. » Au-dessus de la croix on place l'inscription : « Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Ensuite on dresse l'instrument du supplice ruisselant de sang et on le fixe dans un trou creusé dans le roc. A chaque soubresaut, ce sont des souffrances inouïes.

Les princes des prêtres protestent contre l'inscription qui proclame que Jésus est le roi des Juifs et ils vont se plaindre à Pilate, qui leur répond sèchement : « Ce qui est écrit est écrit ! » Pour la première fois, il fait preuve de fermeté.

Le voilà donc debout entre le ciel et la terre. C'est la douzième station. Désormais il sera la grande attraction du monde, des âmes, des cœurs. A ses côtés sont crucifiés les deux scélérats dont l'un l'accable d'injures. Mais lui, il n'entend pas, il ne pense qu'au salut du monde, à la miséricorde, et pour ses bourreaux, pour ses ennemis qui se réjouissent, il fait cette prière : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Pendant que les soldats se partagent ses vêtements, les Pharisiens, satisfaits, passent devant leur victime, branlant la tête avec mépris et disant : « Va donc, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même et descends de la croix »

D'autres ajoutent, persiflant jusqu'à ses miracles : « Il a sauvé les autres et ne peut se sauver lui-même ! Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de sa croix ! Si nous voyons cela, nous croirons en lui ! »

Le blasphème se mêle à la raillerie sacrilège : « Il s'est confié en Dieu. Si Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit : « Je suis le Fils de Dieu ! » »

Le peuple, les soldats subissent ce cruel entraînement et répètent les mêmes injures. Le mauvais larron s'en fait l'écho haineux : « Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous ! » Mais le bon larron répare aussitôt ce misérable outrage : « Tu ne crains donc pas Dieu, dit-il, quoique tu sois condamné au même supplice ? Encore nous, c'est avec justice ; nous souffrons la peine que nous avons méritée. Mais celui-ci n'a rien fait de mal ! »

Et s'adressant humblement à Jésus, il lui fait cette prière : « Seigneur, quand vous serez venu en votre royaume, souvenez-vous de moi. »

Le cœur de Jésus est touché de ce repentir sincère. Dans ce concert d'imprécations il n'a entendu qu'une parole amie, et c'est un criminel, un autre Samaritain qui l'a prononcée. Cette parole a purifié l'âme pécheresse, et Jésus, tournant la tête vers lui, lui adresse ces mots consolants : « Je te le dis : en vérité, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. »

Cependant la foule s'est écoulée, lasse de l'insulte. Marie s'est rapprochée de la croix, avec Marie, femme de Cléophas, avec Salomé, avec Madeleine, avec S. Jean. Elle contemple son Fils, douloureuse et s'unissant à son sacrifice. Jésus la regarde avec un amour indicible, debout à côté de Jean, et il lui dit : « Femme, voilà votre fils. » Et à Jean : « Voilà votre mère. » Le disciple a compris, il prendra Marie dans sa demeure et ne la quittera plus.

Tout à coup le ciel s'assombrit, les ténèbres montent, couvrent la ville, le Golgotha, toute la terre. La nature prend le deuil de son Créateur. Jésus se tait. Il est en proie à une angoisse aussi pénible que ses souffrances. Tout à coup sa voix retentit, forte, désespérée, lamentable : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

C'est l'agonie de Gethsémani qui se renouvelle et l'on ne voit pas d'ange qui vienne le fortifier. Des Juifs l'ont entendu et disent : « Il appelle Elie ! » Etait-ce encore une raillerie, ou un signe d'effroi ?

Un nouveau cri retentit : « J'ai soif ! » Un assistant trempe une éponge dans le vin amer des soldats et l'approche de ses lèvres. Parmi les personnes présentes, quelqu'un dit : « Attendons. Voyons si Elie le sauvera. »

Jésus humecte ses lèvres de quelques gouttes de ce vinaigre et, embrassant d'un regard sa vie, son œuvre, tous ceux qui croiront en lui, il dit : « Tout est consommé. »

Son ouvrage divin est achevé, son œuvre est complète, en toute chose il a accompli la parfaite volonté de Dieu. Alors il pousse un grand cri où il affirme qu'il « dépose la vie quand il lui plaît » : « Père, je remets mon esprit entre vos mains. »

Et le voile du Temple se déchira, la terre trembla, le rocher du Golgotha se fendit, les tombeaux s'ouvrirent ; plusieurs corps de saints ressuscitèrent. Le centurion qui observait le Sauveur depuis le prétoire s'écria : « Vraiment, cet homme était juste. C'était le Fils de Dieu. »

Joseph d'Arimathie court aussitôt au palais de Pilate pour réclamer le corps de Jésus. Le gouverneur l'accorde avec bienveillance, heureux de réparer sa faiblesse en quelque chose, et il envoie des soldats au Calvaire pour s'assurer que Jésus est réellement mort. L'un de ces soldats lui enfonce sa lance dans le côté droit, et il en sort du sang et de l'eau.

Avec Nicodème, Joseph d'Arimathie descend de la croix le corps de Jésus et, suivant une constante tradition, le remet à sa mère.

Il se faisait tard, il fallait se hâter, car le sabbat commençait à six heures du soir ; et le lendemain c'était le grand sabbat, la grande fête de la Pâque. Joseph d'Arimathie possédait un jardin tout proche, et dans ce jardin il s'était fait construire un sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait encore été déposé. Il l'offre pour y placer le corps de Jésus. Il a acheté un riche suaire dans lequel on l'enveloppe, et quand, le soir, le soleil va disparaître sous l'horizon, un pieux cortège conduit le divin corps au sépulcre. Marie baise une dernière fois son Fils au

front. On le dépose dans son tombeau et l'on roule à l'entrée une pierre énorme. C'est la quatorzième station.

XLII

LES MATINES ET LES LAUDES DU SAMEDI SAINT

Nous avons passé le Vendredi Saint dans le deuil, l'adoration et la prière. Jésus n'est plus sur la terre où il n'a laissé que son corps inerte et sanglant enfermé dans un sépulcre qui ne lui appartient même pas. Il est aux Limbes, où il réjouit et console les justes fidèles de l'Ancienne Loi. Marie s'est retirée dans sa maison où elle pleure avec S. Jean, mais elle sait qu'il ressuscitera ; aussi sa douleur est-elle moins amère car elle est comme nimbée d'espérance. Ces sentiments se manifestent dans l'office de Matines.

I

Jésus parle : « Je dormirai, je reposerai dans la paix. Le Dieu juste a exaucé ma prière. »

L'Eglise répond : « Oui, le juste habitera votre tabernacle, Seigneur, il se reposera sur votre montagne sainte, au ciel. »

Le Sauveur reprend la parole et pousse ce cri de joie : « Ma chair reposera dans l'espérance. » Et le chœur entonne le psaume prophétique *Conserva me*, que S. Pierre a expliqué aux Juifs le jour de la Pentecôte : « Le Seigneur est ma part d'héritage. C'est pourquoi mon cœur est dans la joie et ma langue chante. Ma chair reposera dans l'espérance. Vous ne laisserez pas mon âme dans l'angoisse et vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption du tombeau. » (Ps. xv).

C'est la certitude de la résurrection.

Mais tant que le Sauveur n'aura pas ressuscité dans la gloire, l'Eglise pleure auprès du sépulcre, elle pleure avec Jérémie.

Elle repasse le souvenir des douleurs qu'elle a endurées en silence, tendant la joue à qui la frappe. « Il a été conduit à la mort comme une brebis, afin de rendre la vie à son peuple. » Puis elle rappelle les crimes et les malheurs de la triste Jérusalem : « Lève-toi, Jérusalem, dépouille tes vêtements d'allégresse, car c'est dans ton sein qu'on l'a fait mourir, le Sauveur d'Israël. » Enfin cette prière suppliante de Jérémie : « Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé. Regardez et voyez notre humiliant opprobre. Pleure, ô mon peuple, comme une vierge en deuil. »

Mais voici qu'apparaît au second Nocturne l'aube grandissante de l'espérance : « Levez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. »

S. Augustin intervient ensuite pour nous expliquer la Rédemption. Jésus a souffert comme homme. S'il n'eût été homme, l'homme n'eût jamais été délivré. Mais pour souffrir il a dû cacher sa nature de Dieu, dans laquelle il est égal au Père, et ne laisser voir que sa nature de serviteur, par laquelle il est inférieur à son Père.

A cette pensée des souffrances et de la mort de son chef, l'Eglise se reprend à gémir : « Il est parti, notre Pasteur, la source d'eaux vives. A son départ le soleil s'est obscurci. O vous tous qui passez sur le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! Voilà comment le juste meurt, et personne ne s'en émeut dans son cœur. Les justes disparaissent et personne n'y prend garde. Il a été enlevé, le Juste, à cause de l'iniquité des hommes. Mais son souvenir est un souvenir de paix. »

Ils sont sublimes, ces répons qui expriment la tristesse du départ, l'immense douleur de Marie et de l'Eglise, et qui nous montrent la fin du Juste, la fin de tous les justes.

Le troisième Nocturne annonce le triomphe de Jésus : « Il a choisi son lieu de repos et sa demeure dans Sion. » Il est temps qu'il aille enfin jouir du ciel.

Les leçons, comme les jours précédents, sont empruntées à l'Epître aux Hébreux et expliquent la vertu toute-puissante du sang divin : « Si le sang des victimes figuratives purifiait ceux qui étaient souillés, combien plus le sang du Christ, qui, par le Saint-Esprit, s'est offert lui-même immaculé à Dieu, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, afin que nous puissions servir le Dieu vivant ! » (Hebr., IX).

L'Eglise revient alors auprès du tombeau dont la pensée ne l'a pas quittée, auprès de son Maître qui y dort du sommeil de la paix, après tant de souffrances. Elle voit, elle rappelle le trouble et les anxiétés des Pharisiens : « Quand le Seigneur fut enseveli, le sépulcre fut scellé ; on avait roulé une pierre pour fermer l'entrée du tombeau. On y plaça des soldats pour la garder. »

Les princes des prêtres, après leur horrible forfait, n'étaient pas tranquilles. Il était mort, ils en avaient la certitude, et pourtant ils se rappelaient qu'il avait dit : « Je ressusciterai après trois jours. » Et au fond ils craignaient que cette parole ne s'accomplît, car il avait fait tant et de si grands miracles ! La mort garderait-elle sa victime ?

C'est alors que retentit la première antienne des Laudes, comme une menace et comme un cri de triomphe : « O mort, je serai ta mort ! Enfer, je causerai ta ruine ! »

II

Mais après cette affirmation de victoire, l'Eglise reprend son chant de deuil autour du tombeau de Jésus-Christ. Elle les continuera surtout dans les antiennes plaintives, jusqu'à ce qu'il en ait brisé la pierre par sa toute-puissance et que, son âme réunie à son corps, elle entonne de nouveau les cantiques de vie.

« Ils le pleureront comme un fils unique, parce que le Seigneur innocent a été mis à mort. »

« Peuples, regardez et voyez ma douleur. »

Puis c'est le Christ lui-même qui s'adresse à son Père et qui lui dit : « Seigneur, délivrez mon âme des portes de la mort. »

Ici se place le cantique d'Ezéchias, l'une des plus pures figures du Messie. Il craignait une invasion des Assyriens, quand il fut atteint d'une maladie qui le conduisait à la mort. Le prophète Isaïe entra dans la chambre où il gisait sur son lit de douleur et il lui dit : « Mets ordre à ta maison, prends tes dispositions, car tu mourras et la vie t'abandonnera. »

Ezéchias tourna sa face vers la muraille et il fit cette prière : « Je vous en prie, Seigneur, souvenez-vous que j'ai marché devant vous dans la vérité, dans un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui était agréable à vos yeux. » Et il répandit des larmes abondantes.

N'est-ce pas la scène du jardin de Gethsémani. « Seigneur, s'il est possible, que ce calice passe loin

de moi » ? Le prophète Isaïe revint, comme l'ange de l'Agonie, pour lui dire, « au nom du Dieu de David son père » : « J'ai entendu ta prière et j'ai vu tes larmes. Voici que j'ajouterai quinze années à ta vie et je t'arracherai aux mains du roi d'Assyrie. »

Alors Ezéchias composa ce cantique d'action de grâces : « J'étais à la moitié de mes jours. J'ai dit : « Je vais donc aller aux portes de la mort ! » J'ai cherché en vain le reste de mes années et j'ai dit : « Je ne verrai donc plus le Seigneur mon Dieu sur la terre des vivants ! Je ne verrai plus les hommes, je ne verrai plus ceux qui habitent ce monde dans la paix ! »... Seigneur, je souffre violence, soyez ma caution. Mais que dirai-je et que me répondra-t-il, puisque c'est lui qui me frappe ? »

Après cette plainte pénétrante apparaît le prophète avec les promesses divines. Alors le roi chante sa joie de vivre : « Vous avez retiré ma vie du tombeau ; vous jetez derrière vous tous mes péchés. Le tombeau ne vous rendrait plus d'actions de grâces ; ce sont les vivants qui vous louent, comme je fais aujourd'hui. Le père racontera à ses enfants que vous êtes fidèle dans vos promesses. » (Is., XXXVIII).

Le verset qui termine résume toutes ces assurances : « Ma chair reposera dans l'espérance, et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption du tombeau. »

Mais l'antienne de *Benedictus* nous rappelle à la douleur. Car le Christ est toujours enfermé dans son tombeau, prisonnier de la mort : « Les femmes étaient assises auprès du tombeau ; elles se lamentaient, elles pleuraient le Seigneur. »

Le chœur chante alors : « *Christus factus est*... Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. »

Toutefois l'aube de l'espérance grandit de plus en plus ; elle remplit, elle inonde les âmes. Le temps des humiliations s'achève, voici que commence la glorification du Christ. Aussi l'Eglise ajoute ces paroles de victoire : « C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. »

La puissance de Jésus va éclater dans l'univers ; elle se fera sentir dans toutes les âmes qui, à moins qu'elles ne soient vouées au mal, se laisseront doucement attirer.

Les fidèles prient à genoux, ils récitent le *Pater*, le *Miserere*, du cœur plus encore que des lèvres, ils écoutent la dernière prière : « Seigneur, jetez un regard sur votre famille... » et l'office se termine dans le silence et l'obscurité, comme les deux jours précédents.

XLIII

LE FEU NOUVEAU

La journée du Samedi Saint fut triste pour la Sainte Vierge, triste à cause du souvenir du drame épouvantable de la veille. Mais, soumise en tout à la volonté divine, elle avait accepté cette douleur dont nous ne pouvons nous figurer l'acuité. C'était fini. Jésus était mort, son corps était enfermé dans le tombeau Il ne souffrait plus. Ce qui l'avait soutenue, c'était sa foi, son amour de Dieu qui la façonnait suivant le modèle divin de son Fils, son amour des hommes dont elle était devenue la Mère au pied de la croix. C'était aussi et surtout son espérance. Elle seule savait de science certaine que son Fils ressusciterait. Jésus l'avait bien déclaré aux Apôtres, mais ils n'avaient pas compris et ils ne se souvenaient plus. Marie se souvenait, et elle passa toute cette sainte journée à prier, à se recueillir, à se rappeler les détails douloureux de la Passion, à compter les heures qui la séparaient de l'heureux moment de la Résurrection. Pendant ce jour, nous nous associerons à sa douleur et à son espérance, car la grande fête de la Résurrection, c'est demain.

I

Dans les dix premiers siècles de l'Eglise, elle se célébrait avec une pompe que nous ne connaissons plus. La veille de Pâques, c'était le baptême des catéchumènes, qui se faisait la nuit même de Pâques. Ce baptême solennel était la grande œuvre de l'Eglise. Elle les avait longuement instruits et préparés. Le Mercredi Saint, elle les avait examinés de nouveau et les avait convoqués pour le Samedi Saint à l'heure de Tierce, neuf heures du matin. Les prêtres s'assuraient encore alors de leurs pieuses dispositions. Ce jour-là on n'offrait pas le saint sacrifice de la messe, pas plus que le Vendredi Saint ; il n'y avait pas même de messe des Présanctifiés. La messe se célébrait pendant la nuit du Samedi Saint à Pâques.

L'évêque et tout le clergé se rendaient ensuite à l'église à l'heure de None, pleins de sollicitude pour ces heureux catéchumènes qui étaient l'espoir, l'avenir de l'Eglise ; et l'on commençait les cérémonies par la bénédiction du feu nouveau, symbole du Christ qui est la lumière du monde. On tirait le feu nouveau d'un caillou, avant les vêpres, et avec ce feu on allumait les lampes, ainsi que les cierges qui restaient allumés jusqu'aux vêpres du lendemain.

A Jérusalem, pendant longtemps, cette cérémonie fut marquée par un prodige. Le clergé et le peuple priaient silencieusement devant le Saint Sépulcre, au-dessus duquel apparaissaient des lampes éteintes. Tout à coup une de ces lampes s'allumait d'elle-même, et ce feu miraculeux servait à allumer les flambeaux de la basilique. Les fidèles l'emportaient pour renouveler le feu de leurs maisons. Cette flamme qui se communiquait partout était le symbole de Jésus ressuscité et dont la vie ne s'éteindra plus, le symbole aussi de la charité qui embrasait toutes les âmes régénérées.

Puis c'était la bénédiction du cierge pascal, la bénédiction de l'eau dans les fonts sacrés, le baptême des catéchumènes, auquel assistait tout le peuple comme témoin. Cette dernière cérémonie était très imposante, l'évêque se la réservait. Elle était accompagnée de prières, de chants de joie, d'action de grâces et suivie de la confirmation. Alors seulement commençait le saint sacrifice. Enfin des vêpres très courtes

Aujourd'hui il n'y a plus de catéchumènes. L'Eglise a établi l'Evangile parmi tous les peuples civilisés, les familles sont chrétiennes et font baptiser les enfants à peine déposés dans leur berceau. C'est pourquoi aussi l'on a avancé l'heure de la messe, comme on avait avancé l'heure où les chrétiens qui jeûnaient pouvaient prendre leur repas. Ainsi la messe qui se célébrait pendant la nuit du samedi au dimanche, parmi le concours nombreux du peuple qui veillait toute la nuit à l'église, se célèbre, de-

puis le XIe siècle, le matin du samedi, ainsi que les cérémonies et les bénédictions qui la précèdent. Les Orientaux ont continué à suivre l'antique tradition ; mais l'Eglise Romaine nous permet d'anticiper ainsi les joies pascales.

II

Toutes les lumières sont éteintes à l'église. L'évêque, ou le prêtre, va bénir le feu nouveau et l'encens, hors de l'église, car le tombeau du Christ est hors les portes de Jérusalem. Pour s'y rendre, les saintes femmes ont dû sortir de la cité.

Le Pontife bénit d'abord le feu nouveau, en faisant cette prière : « O Dieu, qui, par votre Fils, qui est la pierre angulaire, avez allumé dans le cœur de vos fidèles le feu de la charité, sanctifiez ce feu nouveau que nous avons tiré de la pierre pour servir à nos usages et accordez-nous, pendant ces fêtes pascales, d'être tellement enflammés du désir des biens célestes, que nous puissions, par la pureté de nos cœurs, arriver à cette fête éternelle où nous jouirons de la clarté sans fin. »

« Pour servir à nos usages, » car autrefois on éteignait aussi le feu dans les maisons. Ainsi la charité pascale embrasait les âmes purifiées, et le feu nouveau s'allumait dans toutes les demeures chrétiennes. Tout était renouvelé.

Puis cette autre prière : « Seigneur Dieu, Père tout-puissant, lumière éternelle, vous qui avez créé toute lumière, bénissez celle-ci que vous avez sanctifiée et bénie, quand vous avez illuminé le monde entier. Faites qu'elle nous éclaire et qu'elle nous échauffe de votre clarté. Comme vous avez illuminé Moïse au sortir de l'Egypte, illuminez nos cœurs et nos esprits, afin que nous méritions d'arriver à la vie et à la lumière éternelles, par Jésus-Christ notre Seigneur. »

Toute la Sainte Trinité est invoquée pour coopérer à la bénédiction de ce feu nouveau qui apporte des clartés nouvelles : « le Père, Dieu éternel, » le Fils, « notre Dieu et Seigneur, » et le Saint-Esprit, qui est l'Esprit d'amour : « Aidez-nous à repousser les traits de l'ennemi et éclairez-nous de la grâce céleste. »

L'évêque bénit ensuite l'encens. Il demande « l'effusion d'une bénédiction abondante » : « Vous qui êtes le régénérateur invisible, éclairez-nous durant cette nuit, afin que le sacrifice qui vous est préparé pour cette nuit soit illuminé de vos feux mystérieux, afin que de tout lieu qui sera sanctifié par cet encens, soient chassés les artifices et la malice du diable et qu'y règne la puissance de votre majesté. »

Alors un acolyte met dans l'encensoir quelques charbons du feu qui vient d'être bénit, le célébrant y jette de l'encens qui s'allume et répand son suave parfum, puis il l'asperge d'eau bénite. Un autre acolyte allume un cierge avec le feu de ces charbons ; ce cierge, c'est la lumière nouvelle.

Le diacre revêt une dalmatique blanche, symbole de joie, prend dans sa main droite un roseau sur lequel on a fixé un cierge à trois branches. Ce roseau rappelle celui de la Passion, le sceptre dérisoire que les soldats mirent entre les mains de Jésus. Mais ce faible roseau, symbole de la faiblesse de l'humanité du Sauveur, est fortifié par la Sainte Trinité, représentée par le cierge à trois branches.

En ce moment le célébrant, avec son pieux cortège, entre dans l'église, comme les saintes femmes revinrent à Jérusalem après avoir vu la lumière de la Résurrection. Le diacre porte le roseau, un acolyte la lumière nouvelle. Le diacre incline le roseau et l'acolyte allume une des branches du cierge. Alors le diacre s'agenouille et, montrant cette lumière aux fidèles, il chante : « *Lumen Christi !* La lumière du Christ ! »

Le chœur répond : « *Deo gratias !* »

Les trois personnes de la Sainte Trinité ont concouru à la bénédiction du feu nouveau : cette première lumière que le diacre élève proclame la divinité du Père, qui attire les âmes et les conduit à la lumière. « Personne ne vient au Fils si le Père ne l'a entraîné. »

Le diacre s'est relevé et s'avance dans le sanctuaire. Il incline de nouveau le roseau, pour que l'acolyte allume la seconde lumière, et il chante sur un ton plus élevé : « *Lumen Christi !* » Il proclame ainsi la divinité du Fils qui a revêtu une chair comme nous afin que les hommes puissent le voir, qui a habité en nous afin que nous puissions nous entretenir avec lui et goûter ses paroles. « Et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité, et nous avons contemplé sa gloire, sa gloire de Fils unique du Père » (Jo., I, 14).

Enfin, une dernière fois, le diacre incline le roseau pour que l'acolyte allume la troisième branche et il chante à pleine voix : « *Lumen Christi !* » proclamant ainsi la divinité du Saint-Esprit. C'est la Sainte Trinité qui a créé la lumière et prononcé le *Fiat lux !* C'est elle qui a créé l'homme, la lumière de la création visible ; c'est elle qui coopère à la production de ce feu nouveau qui va rénover et régénérer les âmes chrétiennes dans les lumières pascales, dans les vérités divines.

La première des vérités qui s'impose à notre esprit, c'est la foi en la Sainte Trinité, au nom de laquelle nous sommes baptisés, nous vivons de la vie divine. C'est pourquoi l'Eglise la proclame par ce symbole expressif du roseau qui s'allume à trois reprises, pendant que l'encens parfume le sanctuaire et que le ciel respire la suave odeur des âmes purifiées.

Maintenant on va procéder à la bénédiction du cierge pascal. Le diacre qui vient le présenter à l'assemblée et glorifier sa vertu, s'agenouille devant le célébrant et lui demande sa bénédiction pour qu'il puisse s'acquitter dignement de sa haute fonction. Le célébrant lui dit : « Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, afin que vous fassiez comme il convient la proclamation de la Pâque. »

Et il se dirige vers l'ambon.

XLIV

LE CIERGE PASCAL

Il convient de ne pas oublier que cet office se célébrait la nuit, la nuit de Pâques, en attendant l'heure bénie de la Résurrection. C'est pourquoi le diacre célèbre avec des accents lyriques « cette bienheureuse nuit. »

I

Il est sur l'ambon, où se dresse le cierge pascal qui représente le Christ. A ses côtés se tient l'aco-

lyte qui porte le roseau à triple branche allumé. Tout est en deuil dans le temple, le célébrant même est revêtu des ornements violets, dont la couleur attriste les yeux. Seul le diacre apparaît dans sa livrée blanche, avec les beaux vêtements de joie des fêtes, comme l'ange des bonnes nouvelles, le messager de la paix et du triomphe, le héraut de la Résurrection. Sa voix retentit seule, pleine d'allégresse. C'est lui le principal personnage de cette scène imposante, tous les regards sont tournés vers lui, on n'écoute que lui, comme les disciples ne regardaient, n'écoutaient que Madeleine quand elle vint leur annoncer ainsi que le Christ était ressuscité.

Le cierge pascal représente aussi, maintenant qu'il n'est pas allumé, la colonne de fumée qui cachait les Israélites le jour. Quand il sera paré de sa jeune lumière, il rappellera les Hébreux précédés la nuit d'une colonne de feu.

Cette cérémonie grandiose ne s'accomplissait autrefois qu'au baptistère du Latran, où le baptême se conférait ; le pape Zozime, au v^e siècle, étendit ce privilège à toutes les églises de Rome. Aujourd'hui toutes les églises de l'univers en jouissent, afin que tous les fidèles puissent goûter les grâces et les impressions où se retrempent les âmes.

Ecoutons le diacre qui chante la clarté mystique du cierge pascal, la beauté et le bonheur de cette sainte nuit : « Qu'elle tressaille de joie, la multitude angélique des cieux ; que les divins mystères se célèbrent dans la joie et que la trompette sacrée sonne la victoire du plus grand des Rois. Qu'elle soit aussi dans la joie, la terre irradiée de si splendides rayons ; qu'elle ait le sentiment que l'univers entier est délivré des ténèbres. Qu'elle soit aussi dans l'allégresse, l'Eglise notre Mère, environnée des clartés de cette brillante lumière, et qu'en ce sanctuaire résonne la grande voix du peuple chrétien. C'est pourquoi, frères très chers, qui êtes ici pour jouir des clartés de cette sainte lumière, je vous demande d'invoquer la miséricorde du Dieu tout-puissant. Demandez pour moi qu'il a placé, sans aucun mérite de ma part, au nombre des Lévites, qu'il répande sur moi la splendeur de sa lumière, afin que je célèbre plus parfaitement la gloire de ce cierge. »

Après ce magnifique exorde, il continue sur le ton de la Préface : « Il convient vraiment et il est juste de louer le Dieu invisible, le Père tout-puissant et son Fils Jésus-Christ notre Seigneur, de tout notre cœur, de toutes les forces de notre esprit et de tout l'éclat obéissant de notre voix. Car le Sauveur a payé pour nous au Père la dette d'Adam et effacé par son sang précieux la cédule du châtiment mérité par l'antique péché. Car les voici, ces fêtes pascales où est immolé l'Agneau véritable dont le sang consacre les portes des fidèles. »

Il fait ensuite l'éloge de cette nuit sacrée : « La voici, cette nuit sainte pendant laquelle vous avez tiré de l'Egypte les enfants d'Israël nos pères et vous leur avez fait passer à pied sec la Mer Rouge, la nuit qui a dissipé les ténèbres du péché par la lumière de la colonne de feu, la nuit qui dans le monde entier arrache ceux qui croient dans le Christ aux vices du siècle, qui, séparant les âmes des nuées épaisses du péché, les rend à la grâce, les unit à la société des saints, la nuit où le Christ, après avoir brisé les liens de la mort, est sorti victorieux des enfers. Car à quoi nous aurait-il servi de naître, si nous n'avions pas eu l'immense avantage d'être rachetés ?... O vraiment bienheureuse nuit, qui seule a pu connaître le temps et l'heure où le Christ est revenu des enfers ! C'est de cette nuit qu'il a été écrit : « La nuit deviendra lumineuse comme le jour. » Et encore : « La nuit s'est faite lumière pour éclairer mon bonheur. » La sainteté de cette nuit chasse les vices, lave les péchés, rend l'innocence à ceux qui sont tombés, la joie aux affligés, dissipe les haines, prépare la concorde, soumet à Dieu les empires. »

Le diacre alors prend cinq grains d'encens, qui rappellent les parfums préparés par Madeleine et par les saintes femmes, et qui représentent les cinq plaies du Christ, puis il les enfonce dans le cierge en forme de croix. Et il célèbre cette offrande « suave comme un encens du soir », « œuvre des abeilles », cette « colonne de cire », qui attend la lumière, afin de se consumer « en l'honneur de Dieu. »

Puis il saisit le roseau à triple branche et allume le cierge pascal. C'est le symbole de la résurrection du Christ, de l'âme qui reprend possession du corps inerte. Ce cierge ne s'éteindra plus jusqu'à l'Ascension, parce que le Christ ressuscité ne meurt plus :

« Cette flamme est partagée, chante-t-il, mais elle ne subit aucune diminution en communiquant sa lumière. Elle est nourrie par la cire qui se fond et que la mère abeille a produite pour être la substance de cette précieuse lampe. »

Mais, avec ce feu qui se communique, on allume tous les flambeaux de l'église. C'est la nouvelle de la résurrection qui se répand rapidement dans la cité ; c'est notre résurrection qui s'accomplira à la suite de celle de Jésus-Christ, qui en est la cause toute-puissante.

Le diacre termine l'apothéose de « cette bienheureuse nuit », où les Hébreux ont recouvré leur liberté, où Jésus-Christ a repris librement la vie qu'il avait librement déposée :

« O nuit vraiment bienheureuse qui dépouilla les Egyptiens et enrichit les Hébreux ! Nuit où le ciel s'unit à la terre, où les choses divines s'unissent aux choses humaines ! Faites donc, Seigneur, nous vous en prions, que ce cierge consacré en l'honneur de votre nom dissipe les ténèbres de cette nuit et qu'il brûle sans défaillance. Faites que sa lumière s'élève comme un suave et agréable parfum et se mêle à celle des flambeaux célestes. Que l'Etoile du matin trouve sa flamme allumée, cette Etoile qui n'a pas de couchant, qui s'est levée des ténèbres et qui a répandu sa lumière sereine sur le genre humain. »

Le diacre a terminé son message. Il a annoncé la résurrection du Sauveur, glorifié la nuit qui a vu cette merveille, salué le retour de la lumière divine figurée par le cierge allumé, les grâces de suavité représentées par les cinq grains d'encens. Il descend maintenant de l'ambon, quitte sa dalmatique blanche et reprend sa livrée de deuil, avec son humble place parmi les ministres de l'autel, auprès du célébrant.

II

Alors commencent les douze lectures que le peuple chrétien écoutait avec attention durant cette longue nuit. Pendant ce temps, les catéchumènes, massés sous le portique extérieur de l'église, accomplissaient les premiers rites du baptême. Les prêtres traçaient sur leur front le signe de la croix, leur imposaient la main sur la tête et adjuraient Satan de sortir de leur âme et de leur corps. Comme le Sauveur, ils

touchaient les oreilles des néophytes en disant : « Ouvrez-vous ! » leurs narines, avec ces mots : « Respirez les douceurs des parfums. » Ils renonçaient à Satan, à ses œuvres et à ses pompes et recevaient l'onction de l'huile des catéchumènes sur la poitrine et entre les épaules. Les enfants en bas âge, appartenant à des familles chrétiennes, et les malades qui pouvaient se faire transporter à l'église, accomplissaient aussi ces cérémonies. Pour soutenir la piété et l'attention des fidèles, on lisait les leçons. Après chacune d'elles se récitait une oraison qui exprimait les vœux et la pensée de l'Eglise.

De temps à autre, on interrompait les leçons pour chanter des cantiques tirés de l'Ancien Testament : le chant de Moïse, après le passage de la Mer Rouge; la vigne d'Isaïe : « Mon bien-aimé a une vigne, dans un lieu fertile » ; ou ces paroles de Moïse avant de quitter la terre et qui sont comme son testament : « Cieux, écoutez mes paroles ; terre, entends ce que je vais dire. » (Deut., XXXII).

La première lecture fut le récit de la création. L'homme créé à l'image de Dieu a déformé cette pure image par sa désobéissance. Le Christ va lui rendre sa splendeur première.

La seconde rappelle le grand fait du déluge. Toute la terre est châtiée. Seule l'arche, figure de l'Eglise, échappe au naufrage et reçoit ceux qui doivent être sauvés.

Abraham conduit au sacrifice Isaac, son fils unique, qui porte sur ses épaules le bois du bûcher, comme Jésus portera sa croix.

La quatrième raconte le passage de la Mer Rouge, figure de la fontaine baptismale où les catéchumènes vont retrouver la sainte liberté. C'est alors que l'Eglise entonne le chant de Moïse : *Cantemus Domino*. (Exod., XIV). Isaïe invite les catéchumènes à recevoir l'héritage céleste, Baruch célèbre le peuple nouveau qui jouit de la vraie sagesse, Ezéchiel ordonne aux ossements desséchés de revivre.

A la huitième lecture, les catéchumènes sont comparés aux sept femmes dont parle Isaïe, qui sont délivrées de leur opprobre par la miséricorde du Seigneur.

L'ange exterminateur passe, et seules sont épargnées les maisons marquées du sang de l'agneau. Jonas prêche la pénitence aux habitants de Ninive. Les catéchumènes, enfants de Ninive, sont devenus enfants de Jérusalem. Moïse fait à Israël sa suprême recommandation : « Je sais qu'après ma mort vous agirez mal. » Grave avertissement aux catéchumènes pour l'avenir.

Enfin on leur redit l'histoire de Nabuchodonosor qui veut faire adorer sa statue d'or. (Dan., III). Le monde aussi voudra les séduire par ses pompes, ses jouissances coupables. Ils devront être fidèles à la cause de Dieu.

Que d'enseignements pour eux et pour tout le peuple dans ces lectures lumineuses, qui imposent des devoirs et prémunissent contre les périls de la vie !

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

Mademoiselle, Monsieur,

La Religion chrétienne sait imprimer aux actes solennels de la vie humaine un caractère de grandeur incomparable.

Elle est belle, cette religion, lorsqu'elle accueille l'enfant de l'homme, à son entrée dans le monde, pour le transformer, par le saint baptême, en enfant de Dieu. Elle est belle lorsqu'elle l'invite pour la première fois à l'angélique banquet de l'Eucharistie. Elle est belle aussi lorsqu'elle conduit aux pieds de ses autels, pour y recevoir leurs serments les plus sacrés, le jeune homme et la jeune fille désireux de fonder une nouvelle famille.

Quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, Dieu seul, Créateur et Maître souverain, a institué le mariage, a béni dans le paradis terrestre la première union et, par elle, toutes les autres unions des siècles futurs, par l'unique intermédiaire de ses ministres. Son divin Fils, Jésus-Christ, a ajouté en plus à cette dignité native une nouvelle perfection : il a fait du mariage « un grand sacrement, » dit S. Paul.

Aussi le sacrement de mariage a-t-il la vertu de sanctifier les époux et leurs devoirs réciproques, de les fortifier dans leurs faiblesses naturelles et de les rendre capables de supporter les charges inhérentes à leur vocation conjugale.

Tel est le résumé de la doctrine catholique.

I

Vous venez, en ce jour solennel, vous agenouiller devant Dieu pour déposer à ses pieds vos serments sacrés et recevoir de sa main paternelle la bénédiction qui doit les rendre saints et irrévocables.

Vous êtes en ce moment sous le regard du Dieu de votre baptême, de votre première communion, lequel lit dans vos cœurs les heureuses dispositions dont vous êtes assurément animés, sous le regard de vos chères et excellentes familles, de vos amis, de cette couronne sacerdotale, mes chers confrères, vos amis aussi, qui tous viennent aider de leurs prières, de leurs vœux la démarche importante, l'acte saint que vous allez accomplir dans un instant, et je m'estime heureux, vous le savez bien, d'être l'humble médiateur des grâces du ciel en votre faveur.

Tout est grand et sublime dans cette cérémonie et elle laisse dans tout cœur et toute âme bien née une impression très profonde de respect et d'attendrissement. L'illustre Père Lacordaire écrivait à Mme Swetchine : « Dieu prépara dans l'éternité ceux qu'il veut réunir dans le temps et il ne demande qu'à donner à leur union prospérité et durée. »

Ainsi Dieu a permis qu'étrangers l'un à l'autre il y a quelques mois, vous vous rencontriez ici-bas pour unir vos cœurs, pour faire de vos deux vies, en les rivant l'une à l'autre par les liens les plus étroits, une seule et même vie, à l'effet de vous faire partager toujours ensemble les travaux, les peines, les vicissitudes, mais aussi les joies légitimes que les époux ont le droit de savourer dans la vie de famille. Oui devant Dieu et devant les hommes, un seul cœur, une seule âme grâce à cette union bénie et consacrée par ce *oui* sacramentel et à tout jamais ! « Ce que Dieu a uni, dit l'Esprit-Saint, l'homme ne peut le séparer. »

Vous serez heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas, j'en ai la douce conviction, et cette sympathique et honorable assemblée la partage avec moi, vous souvenant toujours qu'il n'existe pas de bonheur vrai et sincère en dehors de Dieu, qui doit être le premier servi, qu'il n'y a de stable et de solide que ce qui est soutenu par Dieu. Vous vous souviendrez aussi que tout est entre les mains de la divine Pro-

vidence, que, sans elle, très souvent, sinon toujours, l'homme n'est rien, ne peut rien faire qui vaille. Ses projets les plus caressés, ses espérances les plus riantes lui échappent comme de brillantes chimères, comme un beau rêve dont il ne lui reste parfois qu'une amère déception au premier réveil.

Tous les deux vous êtes nés en plein foyer chrétien, de parents très estimés et dont la vie entière a été toute de labeur, de loyauté et d'honneur ; ayant le désir de continuer ces bonnes traditions, élevez vos jeunes cœurs vers notre Père qui est dans les cieux pour attirer sur vous, sur votre avenir, ses regards bienveillants et obtenir ses bénédictions de choix, que le célébrant va demander au saint sacrifice en votre faveur, bénédiction de paix, de concorde, de félicité complète, bénédiction suprême aussi d'animer et de réjouir votre existence par ces anges du foyer sans lesquels la vie à deux est sans but.

II

Sans doute, vous ne désirez pas recevoir des compliments, des éloges. Du reste, garder une juste mesure, c'est chose difficile, délicate, surtout à l'ombre de l'autel où réside Dieu-Vérité. Mais dans ce jour béni, je sens mon cœur battre, je le laisse donc parler et tout simplement je m'exécute en vous exécutant aussi.

D'un caractère affable, bien à vous, donc pas commun, tout en restant le grand silencieux, vous avez, Monsieur, un jugement averti sur les gens et sur les choses. « Le bruit ne fait pas de bien, dit S. François de Sales, et le bien ne fait pas de bruit. » Et en dépit de pénibles fatigues de cette trop longue guerre, soit en France, soit aux colonies, où vous avez défendu courageusement la patrie comme sous-officier, vous saurez, par votre énergie, votre initiative, vous créer bientôt une large et honorable place sous le soleil... Vous avez été un modèle de vie sérieuse, réglée et chrétienne, modèle d'affectueuse soumission envers vos bons parents. Aussi, grâce à cette éducation soignée, vous avez cultivé la plus suave, la plus belle des qualités : la bonté. Ici et partout vous n'avez que des amis ; tous nous vous aimons et estimons ; même vos Sénégalais, dans leurs lettres naïves, vous expriment leur amitié reconnaissante.

Un auteur païen, Lucrèce, disait que la crainte avait enfanté les dieux et élevé les premiers autels. Soit. Mais c'est la charité, la bonté qui a érigé les autels de notre religion, comme elle conserve, dans la paix, ces autels de nos foyers. Conservant cette précieuse qualité avec les autres, vous mériterez ce mot heureux de Plutarque : « Il n'est rien de plus doux, de plus honorable pour un époux que d'entendre sa femme lui dire : « Vous êtes mon précepteur, mon modèle, mon guide, mon maître en toutes et bonnes choses. »

Sans doute, Mademoiselle, cet éloge ne sera pas toujours sur vos lèvres, mais dans votre cœur ; vous le reconnaîtrez, vos estimables parents l'apprécieront d'autant plus qu'éloignés ils sauront leur enfant aimée en bonnes mains.

Vous appartenez par votre père et votre mère à ces familles ancestrales qui comptent cinq à six ménages sous le même toit et ont conservé la foi du charbonnier, pour ainsi dire, dans nos régions encore si chrétiennes.

Avec vous, je bénis le bon Dieu des magnifiques qualités d'esprit et de cœur qu'il vous a données en partage et dont vous faites un si bon usage, en répondant à cette vocation très ardue, difficile, peu comprise, peu louée parfois, mais par ailleurs si délicate, si belle, si noble, par suite des sacrifices constants qu'elle impose, la vocation d'instruire la jeunesse, vocation qui est un sacerdoce, puisqu'elle consiste non seulement à enrichir de connaissances utiles l'intelligence de l'enfant, à meubler sa mémoire, mais aussi à former son cœur, à façonner, à faire son caractère fort, grand, viril...; et vous le savez très bien, Mademoiselle, on n'est sûr de réussir dans cette noble mission qu'en captivant l'esprit des élèves par les brillants attraits du vrai, du beau et du bien dont la source est Dieu seul. Inutile d'insister, vous continuerez à faire ce que vous avez si bien commencé.

Veuillez écouter les avis admirables de tendresse paternelle d'un patriarche de l'Ancienne Loi. Il les adressait à sa fille au moment où il la confiait au jeune Tobie : « Souvenez-vous d'honorer de votre respect et de votre affection vos nouveaux parents, d'aimer votre mari, de régler votre famille, de gouverner votre maison et de vous conserver irréprochable en toutes choses. » Recueillez, Mademoiselle, ces quelques paroles, comme précieux souvenir, et parfum délicieux, qui embaumeront toute votre vie.

* *

Mes chers enfants, aimez-vous bien, toujours bien; la vie n'est pas si longue. Vous connaissez cette médaille mondaine avec sa devise légendaire : « *Plus qu'hier, moins que demain,* » c'est bien. Donnez à cette charmante devise un sens chrétien et ce sera parfait. L'amour ordinaire, vulgaire, renferme souvent en soi un fond d'égoïsme et alors parfois « tout passe, tout lasse, tout casse ». Tandis que le vrai, le seul qui résiste à tous les brisements, à toutes les blessures de la vie, est pétri de ce fort sentiment, à base d'humanité, mais inspiré par Dieu, l'*affection dévouée !* Et après les ivresses de bonheur des premiers jours, des premiers mois, des premières années, vous vous aimerez toujours « *plus qu'hier, moins que demain,* » que vous aurez la joie de vous redire tout bas pour vos noces d'argent, d'or, de diamant... et même de radium... en attendant les noces éternelles avec l'Agneau sans tache.

Oui, et toujours vous élèverez vos cœurs par ces ascensions vers les sommets, sans trop vous attacher à cette terre ingrate et incapable de procurer des biens qui ne sont jamais à la mesure de chrétiens convaincus. Et ainsi quand votre modeste et petit rôle humain sera joué, vous recueillerez l'abondante moisson de mérites, la béatifique récompense promise par Dieu à ses bons et fidèles serviteurs.

Recevez donc, mes chers enfants, dans cette intention, cette bénédiction solennelle qui va sortir du cœur de Jésus pour éclairer, réchauffer et sanctifier tous les jours de votre vie que tous nous vous souhaitons longue et très heureuse. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 februarii 1934.

Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS, EDITEURS

R. C Seine 233 222 B | RUE DE RENNES. 117. — PARIS. | Tél Littré 80 28
S A R L Cap 450.000 f C MMISSION — ATEL ER DE RELIURE

Vient de paraître

LA QUESTION SCOLAIRE

par S. Em. le Cardinal VERDIER, archevêque de Paris
1 vol. in-8 cour. de 168 pp , 12 fr. ; *franco* 13 fr 20

Ces lettres ne forment pas un Traité spécial et complet sur la « Question Scolaire ».

Œuvre pastorale, elles n'ont d'autre prétention que de rappeler à n s co temporains, sur ce grave problème, un certain nombre de vérités premières trop oubliées.

DE SS. TRINITATE IN SE ET IN NOBIS

auctore Paulo GALTIER, S. J.
1 vol. in-8 carré (VII-348 pp) 40 fr. ; *franco* 44 fr.

DICTIONNAIRE BASQUE-FRANÇAIS et FRANÇAIS-BASQUE

(Dialectes Labourdin, Bas-Navarrais et Souletin)
par Pierre LHANDE, S J , de l'Acad. de la Langue basque, d'après le Dictionnaire basque-espagnol-français de R -M DE ASKUÉ et les Dictionnaires manuscrits de M HARRIET M. HIRIBARREN et P FOIX

Vient de paraître : Fasc. V. **Hurükhüratu-Karta**

Conditions et mode de publication. — Le *Dictionnaire basque-français* paraît par fascicules in-8 carré de 128 pages ou 256 colonnes.

Les fascicules, ne pouvant être acquis que par les souscripteurs de l'ouvrage complet, *ne se vendent pas séparément.*

Le prix de chaque fascicule est actuellement de 20 francs, payables à la réception. Toutes facilités sont accordées pour le paiement des fascicules parus. Le prix du volume complet sera majoré d'environ 20 % sur le prix d'achat par souscription.

Les frais de port et d'emballage sont facturés en plus

Pour paraître en Mars

SAINT IGNACE DE LOYOLA

par le Père Paul DUDON, de la Compagnie de Jésus.

Préface — Introduction

LIVRE I EN ATTENDANT LA VRAIE DESTINÉE. I. Le fils des Loyola (1493 ? -1517). II Le soldat de Pampelune (1517-1521) III Le blessé converti (1521-1522). IV. A Montserrat et à Manrèse (1522-1523). V Le pèlerin de Jérusalem (1523-1524).

LIVRE II. EN VUE D'UNE VIE APOSTOLIQUE. VI. L'écolier de maître Ardevoll (1524-1526). VII. L'étudiant de l'Université d'Alcalà (1526-1527). VIII. Le prisonnier de Salamanque (1527) IX. Le gradué de l'Université de Paris (1528-1535). X. Le sanctificateur d'Azpeitia (mai-juillet 1535). XI. L'hôte de Venise (juillet 1535-janvier 1537).

LIVRE III. LE MAITRE SPIRITUEL. XII. Les influences reçues (1493 ? -1535) XIII La composition du livre des Exercices (1522-1540). XIV. La doctrine spirituelle d'Ignace de Loyola.

LIVRE IV. LE FONDATEUR D'ORDRE. XV. La vie évangélique dans la Haute Italie (1535-1537) XVI. La première charte romaine de la Compagnie de Jésus (1540). XVII. L'expansion de la Compagnie naissante (1540-1552). XVIII. Les Constitutions (1547-1553). XIX. La promulgation des Constitutions (1553-1556). XX. Le gouvernement du Fondateur (1540-1546).

LIVRE V. L'AME, LA MORT, LA GLOIRE DU SERVITEUR DE DIEU. XXI La vie intérieure. XXII. La vie apostolique. XXIII L'esprit catholique. XXIV. Le testament du saint XXV. La mort et la gloire (1556-1622).

1 v. in-8 carré de xx-656 pp , avec 4 grav hors texte.

VIN de VIAL

QUINA, SUC de VIANDE LACTO-PHOSPHATE de CHAUX

Le plus puissant des fortifiants.

INDISPENSABLE aux ANÉMIÉS CONVALESCENTS FEMMES ENFANTS et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon
36, Place Bellecour, 36
DANS TOUTES LES PHARMACIES.

LA VOIX DES CLOCHES

MARQUE DÉPOSÉE

assure électriquement les sonneries des
Volées, Tintements, Carillons, Angelus automatiques.
GARANTIES ABSOLUES DE BON FONCTIONNEMENT
Sérieuses références. — Appareils brevetés S. G. D. G.
A. FARNIER, Ingénieur spécialiste
VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

Plus de Vols ni d'Effractions

TRONCS-COFFRES

Inviolables - ACIER - Brevetés

Paul PRIOURET, Constructeur
Médaille d'argent concours Lépine 1932
9 bis, rue Danicourt, MALAKOFF (Seine).
Références — Prix et Notices sur demande.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Sté An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)
Dépôt central des Éditions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D Lefebvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1831

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées.
Restauration de verrières anciennes, armoiries

tonie et les redites. Les âmes pieuses puiseront dans ces pages, qu'elles liront avec fruit au cours de leurs visites au Saint Sacrement ou même en vue de leur oraison quotidienne, un accroissement de leur dévotion envers Jésus Hostie.

C. VOILE, licenciée ès lettres. — **Morceaux choisis du Moyen Age.** *Textes en vieux français* avec une introduction historique et grammaticale et un glossaire. — Petit in-8 cart. et illustré de 234 p. 12 f. 50 (Supplément à l'usage du maître, 3 f.). — Paris, J. de Gigord.

Depuis plusieurs années la librairie de Gigord a fait de réels efforts pour s'adapter aux programmes et renouveler ses manuels. Tous les livres des nouvelles collections sont particulièrement soignés au triple point de vue de l'impression, du papier et de l'illustration. Ces efforts nous autorisent à souhaiter un rajeunissement de tel ou tel livre de texte, réédité sans modification depuis quarante ans.

Avec le volume que nous signalons aujourd'hui la grande librairie de l'enseignement libre va au delà des programmes. Toutes nos félicitations à l'auteur et à l'éditeur qui ont foi dans l'intelligence et le zèle de nos grands élèves.

Ce recueil de morceaux choisis est le modèle du genre. Une introduction de 40 pages étudie les lois phonétiques, la morphologie et la syntaxe du vieux français, et constitue un agréable et utile complément à la grammaire. L'auteur a eu raison de mettre à la disposition de nos élèves un « outillage » un peu riche.

Puis viennent 150 pages de textes, abondamment illustrées d'après les miniatures de manuscrits. Les passages choisis sont nouveaux pour la plupart et de préférence amusants, en tout cas de nature à piquer la curiosité de l'élève. Des notes résolvent les plus grosses difficultés du texte, qu'il traduira aisément, moyennant quelques notions de grammaire historique, en s'aidant du glossaire qui occupe les 40 dernières pages. Je sais plus d'un étudiant en licence qui tirerait le meilleur profit de ce glossaire, — de tout le livre, d'ailleurs, — pour la préparation du certificat de philologie.

A signaler une innovation heureuse : l'auteur a fait figurer dans son recueil quelques pages d'ancien provençal ; il lui a paru que ce dialecte, « qui a glorieusement survécu et nous a valu *Mireille*, méritait qu'on s'en fit une idée. »

M. TEILLARD-CHAMBON, agrégée de l'Université. — **Les Romanciers du XIX^e siècle.** *Extraits.* — Petit in 8° illustré de xx-384 p., cart., 15 f. — Paris, J. de Gigord.

Les derniers programmes de l'enseignement secondaire (30 avril 1931) comportent pour la classe de Seconde des « Extraits des grands romanciers du XIX^e siècle. » C'est pour répondre à cette exigence qu'on a publié ce volume.

Il comprend 80 extraits, assez longs pour offrir un sens complet et « caractériser » leurs auteurs, qui sont au nombre de 49. C'est dire la variété du choix. L'ouvrage déborde d'ailleurs largement le XIX^e siècle et une part assez belle a été faite aux contemporains : 23 extraits sont tirés d'ouvrages postérieurs à 1900 (P. Bourget, Edouard Estaunié, Henry Bordeaux, les frères Tharaud, Alphonse de Chateaubriant, Louis Bertrand, Georges Duhamel, André Maurois et François Mauriac). Cette dernière partie fournira aux élèves de philosophie les « quelques aperçus sur la littérature contemporaine » également prévus par les programmes.

Le volume se distingue en deux points des ouvrages similaires publiés par d'autres éditeurs classiques, Hachette, Hatier et Belin notamment. 1° Il est conçu d'un point de vue nettement catholique. L'auteur s'est efforcée de faire que son choix, en un genre si mêlé, ne blessât aucune délicatesse. 2° Ecrivant dans un but avant tout éducatif, l'auteur a fait précéder chaque écrivain, au moins à partir de Balzac, et souvent chaque extrait, d'une étude assez longue et d'une analyse approfondie. Ces notices qui révèlent un goût très sûr compléteront utilement les manuels d'histoire littéraire.

Ajoutons que l'illustration a été l'objet d'une attention toute spéciale, et nous aurons dit les mérites de l'ouvrage. M^me Teillard-Chambon a, croyons-nous, pleinement réalisé son dessein : « guider (les élèves) à travers cette littérature qui a pour eux tant d'attraits, en développant avec leur faculté de comprendre et d'admirer, celle de discerner et de juger, à la lumière des principes de leur formation intellectuelle, morale et religieuse. »

A signaler dans la même collection et chez le même éditeur Les Poètes du XIX^e siècle (690 p., 25 f.) extraits publiés par M. l'abbé Calvet, professeur à l'Institut Catholique. Ce nom suffit à garantir l'intérêt et la valeur de l'œuvre.

Abbé Ch. GIRAULT. — **Le régime de la première Séparation dans la Sarthe (1794-1802).** *Le statut légal des églises.* — In-12 de 78 p. — Chez l'auteur, curé de Thorigné (Sarthe) ; et Le Mans, Imprimerie Ch. Monnoyer.

Fermées en 1794 (3 ventôse an III), nos églises s'ouvraient sous la poussée irrésistible du peuple. Mais devenues bien d'Etat, celui-ci voulut faire en la circonstance acte de propriétaire. Il a recours à trois solutions. Il loue d'abord les églises (25 mars 1795), puis il les vend (1^er germinal an III), enfin il les rend au culte (30 mai 1795). En raison de multiples difficultés, la loi du 28 ventôse an IV (18 mars 1796) ordonna la vente en masse de toutes les églises. Dans la Sarthe, sur 300 églises soumissionnées, 128 sont effectivement achetées. L'auteur étudie l'affectation des églises du Mans et nous montre les projets de transformation : l'église de la Visitation devient le tribunal révolutionnaire, celle de la Couture temple décadaire, la cathédrale est menacée de destruction. Mais avec Napoléon et grâce au Concordat, toutes les églises sont rendues à leur affectation exclusivement cultuelle, tout en restant, selon le principe révolutionnaire, bien national.

Il faut louer M. l'abbé Girault d'avoir l'un des premiers exposé, dans un style clair et précis, une question aussi intéressante, et il est à souhaiter que pareil travail trouve un historien pour chacun des diocèses de France.

Le Livre du Jubilé

JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, SAUVEUR

par le Chanoine L. CRISTIANI.

Les lecteurs de l'*Ami* savent déjà, par l'article du 9 novembre 1933, le but, les caractères, l'importance et l'actualité de cet ouvrage. Ils aimeront à trouver ici l'appréciation du Cardinal PACELLI : « Ce " **Livre du Jubilé** ", composé dans le meilleur esprit, est un travail d'une piété profonde, qui a puisé ses inspirations aux sources les plus sûres des études de l'apologétique, de l'exégèse et de l'ascétique. »

L'ouvrage, qui a atteint en peu de mois son *huitième mille*, est offert sous cinq présentations différentes : 1° Edition courante, 3 volumes brochés, 25 fr. *franco*. — 2° Idem, relié, 60 fr. — 3° Edition scolaire, les trois tomes cartonnés en un seul, papier mince, même texte, *franco* 25 fr. — 4° Idem, reliure de luxe, pour cadeau ou livre de prix, 33 fr. *franco*. — 5° Edition de luxe, papier au filigrane, reliure de luxe, les trois tomes en coffret, 110 fr. *franco*.

Avis très important : On est prié d'envoyer le montant avec la souscription au Comité catholique d'apostolat par l'Evangile, 12, rue Lanterne, Lyon. Ch. post. Lyon 585 66. — Les prix ci-dessus ne sont valables que jusqu'au 1^er avril. — Pour 10 exemp., on n'en paie que 9.

Pour paraître vers Pâques, en supplément au Livre du Jubilé, un volume intitulé : LA VIERGE MARIE ET LES EVANGILES, étude de psychologie et d'histoire mariales ; un vol. de 220 p., 7 fr 50 ; *f^co* 8 fr. ; Etranger 9 fr. — On peut souscrire dès maintenant.

GOUTTE GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la

LIQUEUR LAVILLE

Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.

COMAR & C^ie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

La marque **M.C.M.** est une garantie

Cie Fse de

MOSAIQUE CÉRAMIQUE de MAUBEUGE

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs
USINES à MONTPLAISIR-MAUBEUGE
Téléphone : 125 - Télégrammes : Mosaïque-Maubeuge
et LANDRECIES (Nord)
Téléphone : 20 - Télégrammes : Céramique-Landrecies
DEPOTS à
PARIS, 132, Rue Clignancourt - Téléph. : Nord 38-51
LYON, 19, Rue de Toulon - Téléph. : Parmentier 30-38
Albums, devis, tarifs, projets, renseignements et échantillons sont fournis gratuitement sur demande.

M.C.M.

DOULEURS,

rhumatismes, goutte, gravelle, artériosclérose, lumbago, sciatique sont guéris par l'Urodonal. Il prévient la congestion, l'apoplexie, l'urémie; il fait baisser la tension artérielle, et diminue la viscosité du sang chez les obèses et les pléthoriques; il libère le foie, le rein et la vessie de la boue et des calculs uriques; il désintoxique l'organisme et lui restitue souplesse et vigueur. (Communications à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences). Le flacon 16 francs, franco 16.50. Le triple 39,20. Envoi gratuit du « Manuel de Santé » par le professeur E. Faivre. CHATELAIN, fournisseur breveté du Vatican, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
37, rue Hermite, NANCY
Déplacement et devis gratuits sur simple demande.
Nombreuses Églises en FRANCE et à l'ETRANGER
Agréé pr les Monuments historiques. *Belles références.*

IMPOSSIBLE N'EST PAS FRANÇAIS

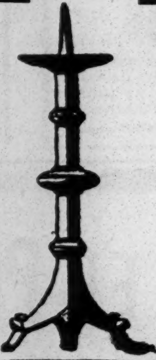
Quelle que soit
L'importance de votre Paroisse,
L'équipement d'une sonnerie électrique
Sera pour vous une nécessité.
Quels que soient
Vos moyens, vos possibilités,
Vous devez
Avec confiance demander à **BACH**
Une étude qui vous rassurera
et vous convaincra.

Sonneries électriques de cloches
BACH --- METZ (Moselle) | Eglises installées 235

CARTON & MOTTE FABRICANTS

11, rue des Chats-Bossus, LILLE
— — MAISON FONDÉE EN 1850 — — —
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Haut 25 c/m - Emballage *franco.*
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre.
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m
Prix : 1 fr 30 à 7 fr 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande.



MAISON BOULARD

2, Carrefour de la Croix-Rouge, PARIS (6e).

ORFÈVRERIE
BRONZES D'ÉGLISE
CHASUBLERIE
AMEUBLEMENT

Tout ce qui concerne la décoration et l'ornementation des églises.
Catalogue et devis franco sur demande

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).